Onzième Année. — N° 249 15 Mai 1907 Le Numéro : 50 Centimes

L'ÉCHO DU MERVEILLEUX

REVUE BI-MENSUELLE

LA FORCE CURATRICE A LOURDES ET LA Psychologie du Miracle

Nous nous sommes fait une règle de ne nous occuper jamais, dans cette revue, de ce que nous appelons le Merveilleux *classé*.

Le Merveilleux *classé*, c'est, suivant les cas, celui que la Science officielle ne nie plus et parvient à expliquer sans intervention de l'au-delà ou celui que l'Eglise a fait sien en lui attribuant une origine surnaturelle.

C'est ainsi que nous évitons de parler des guérisons miraculeuses obtenues dans les pélerinages célèbres et que nous cesserions de nous intéresser aux communications médiumniques, par exemple, si les corps savants, abandonnant leur parti pris, se décidaient à leur reconnaître la même réalité qu'aux rayons Rœntgen.

Mais il n'y a pas de règle sans exception et, avec la permission de nos lecteurs, nous dirons notre mot aujourd'hui sur les hypothèses que, dans une curieuse brochure, le Dr Baraduc vient de proposer pour expliquer « la force curatrice de Lourdes. » (1)

Aussi bien, si le sujet sort, par certains côtés, de notre cadre ordinaire, il y rentre, comme on va le voir, par certains autres ..

⁂

Je commence par déclarer que le Dr Baraduc s'efforce d'être respectueux des croyances. Il ne pèche pas par intention ; il admet le miracle, mais il a une conception si particulière du surnaturel, qu'il prétend en découvrir les lois. Il s'ensuit que le miracle, d'après lui, n'est pas dû à une intervention libre de Dieu, dérogeant exceptionnellement aux lois de la nature, mais à la résultante de forces supraphysiques obéissant à un déterminisme spécial. Je ne me charge pas de garantir l'orthodoxie d'une pareille théorie...

Voici, d'ailleurs, résumée aussi clairement que possible, cette théorie que M. Baraduc expose dans un style peut-être un peu abscons.

Il considère, dans la guérison miraculeuse, trois éléments : 1° le malade ; 2° les prières de la foule ; 3° la *force*, invoquée sous le vocable de la Vierge Marie.

Le malade. — Le malade, pour guérir, doit être dans un certain état de réceptivité. Cet état ne dépend ni de la nature de sa maladie, ni de sa mentalité religieuse. Il dépend de la nature de sa « substance animique » et de ses « vibrations éthérées ». M. Baraduc ne nous dit pas ce qu'il entend par « substance animique », ni par « vibrations éthérées », mais il parle, sans nul doute, de quelque chose d'analogue à ce que les Occultistes appellent l'*astral*. Or, on sait que l'astral est une substance intermédiaire entre l'esprit et la matière. C'est de l'astral que se constituent les formes des êtres, les moules des corps vivants. Les maladies, les lésions, ne sont que les reproductions, dans notre organisme physique, des lésions et des maladies de notre corps astral. Si donc on rend à ce corps astral, à ce double fluidique, les parties qui lui manquent, la vitalité qui lui fait défaut, on les rendra également, par répercussion, au corps physique. Le miracle ou, plutôt, la guérison miraculeuse, c'est l'action de

(1) La *Force curatrice à Lourdes et la Psychologie du Miracle*, par le docteur Hipp. Baraduc (Bloud et Cie, éditeurs).

l'astral universel sur l'astral particulier du patient, c'est le renforcement de sa substance animique et de ses vibrations éthérées.

Comment ce renforcement s'opère-t-il ? Il s'opère par le moyen des prières.

Les prières de la foule. — Les prières de la foule créent une atmosphère spéciale. Le désir de voir, de croire, poussé par cinquante mille pèlerins jusqu'à un paroxysme impératif, détermine « une vibration orientée, polarisée vers un but de curation ». Cette vibration est « la base du phénomène, sans laquelle les forces curatrices ne pourraient être induites, pas plus qu'une électricité en sens contraire ne pourrait être produite s'il n'y avait pas la bobine inductrice dans le chariot électrique ». La bobine est donc représentée par l'atmosphère de piété émanant de la foule en extase religieuse et suscitant la force curatrice « à travers les plans qui sont interposés ». C'est le dynamisme des prières qui provoque les décharges de la force qui guérit. En d'autres termes « les potentialités d'ici-bas sont en phénomène inducteur des potentialités supérieures. Les unes ne se produisent que par l'action des autres ». En quoi consistent ces « potentialités supérieures? » Sous ces vocables inattendus, le docteur Baraduc désigne la Vierge Marie.

La force invoquée sous le vocable de la Vierge Marie. — Pour M. Baraduc, cette force est un fluide. Il cite, pour le prouver, ce texte que l'Eglise chante en certaines cérémonies : « *Rorate de cœlo de super nubes flumina.* Fluides, pleuvez, descendez d'au dessus des nuages. » Ce fluide est « une substance intelligente cosmique ». On peut le concevoir comme une sorte d'électricité « interplanétaire », soutirée par les prières comme par des pointes, et finissant par tomber en effluves bienfaisants « sur la masse en mouvement religieux ». C'est lui qui, en s'infusant dans la substance animique des malades, la reconstitue et la vivifie.

Telle est la théorie.

⁂

Le docteur Baraduc ne se contente pas de la déduire des faits ; il prétend l'établir *expérimentalement.* Il prétend que la force curatrice « invoquée sous le vocable de la Vierge Marie » peut être enregistrée par la plaque photographique.

De fait, il a effectué, à Lourdes, des expériences curieuses. Ces expériences démontrent-elles ce qu'il entend leur faire démontrer ? C'est ce que nous discuterons tout à l'heure. En attendant, voici en quoi elles ont consisté :

« J'ai pensé, écrit le docteur Baraduc, que le phénomène pouvait être saisi, à un moment donné, dans la série de ses transformations et que, peut-être, on pourrait se rendre compte de ce qui se passe en interposant une plaque photographique sensible, entre les manifestations supérieures Virginales qui se transmuent et la modification matérielle à laquelle elles aboutissent, saisir ainsi cette modification, et en avoir l'empreinte photo-chimique... »

Le docteur a donc mis des plaques, enveloppées de papier à radiographie les soustrayant à l'action solaire, dans la piscine, dans la chapelle pendant les communions, dans la grotte, sur le passage des processions. Les plaques ont toutes été impressionnées. De quelle manière? L'expérimentateur l'explique lui-même.

« Nous voyons, dit-il, sur toutes les plaques, des forces en gouttelettes, en globules, présentant un centre correspondant à la chute du globule et une zone périphérique qui rappelle le mécanisme de la goutte d'eau tombant dans la poussière pendant les jours de chaleur ; on voit la forme globale de la goutte et l'atmosphère périphérique de la poussière qui a été projetée par la chute de la goutte de pluie. »

Le docteur Baraduc reproduit un certain nombre de clichés à l'appui de son exposé.

Deux de ces photographies sont particulièrement remarquables.

L'une est l'empreinte obtenue en trempant à demi un cliché dans l'eau de la piscine. Le niveau de l'eau est très nettement marqué.

L'autre est l'empreinte obtenue à un mètre de Fanny Combes, au moment où elle fut subitement guérie au passage du Saint-Sacrement. En plus des globules, on constate sur ce cliché une sorte de ruban, comme si, en même temps qu'une pluie de gouttes, la plaque avait enregistré le passage d'un véritable courant...

Pour bien se prouver à lui-même que la force enregistrée était bien particulière à Lourdes, le Dr Baraduc a refait ses expériences dans d'autres milieux, parmi les foules de la foire aux pains d'épices, par exemple. Les plaques, dans ces

contre-expériences, n'ont absolument rien donné.

Le fait des plaques impressionnées à Lourdes *par une force à déterminer*, n'est donc pas niable.

⁂

Mais je dis : *par une force à déterminer*.

Rien ne prouve, en effet, que la force enregistrée par le Dr Baraduc soit, comme il le prétend, la « force curatrice », « la force invoquée sous le vocable de la Vierge Marie ».

Le docteur, on l'a vu plus haut, a eu le soin d'établir, dans l'exposé de sa théorie, qu'il considérait que deux forces étaient en présence.

La première, c'est celle que détermine la foi, les prières, le désir exaspéré de la foule.

La seconde, c'est la force supérieure « cosmique », « interplanétaire », que la première attire, dégage et soutire.

De ces deux forces, pourquoi est-ce la seconde et non la première que les plaques photographiques auraient enregistrée?

A notre sens, là est l'erreur ; là est la confusion.

Ce n'est pas la *force curatrice*, ce n'est pas l'action surnaturelle ; c'est la *force inductrice*, c'est l'action purement humaine, que le Dr Baraduc a saisie dans ses clichés.

Cela est de toute évidence ; mais, à défaut d'évidence, on en trouverait la démonstration dans les expériences antérieures du Dr Baraduc lui-même.

Le docteur Baraduc est l'auteur d'ouvrages très originaux sur la force médiumnique, sur le fluide psychique. Il est un de ceux qui, les premiers, en ont établi expérimentalement l'existence, d'abord en employant le biomètre Fortin, que le docteur Paul Joire a perfectionné depuis et auquel il a donné le nom de sthénomètre ; ensuite en se servant des plaques photographiques. Les déviations du biomètre n'ont pas, il est vrai, paru, au début, très concluantes ; on les attribuait à une autre cause, chaleur ou lumière, que le fluide psychique. Les images obtenues sur les plaques photographiques ont été également, pendant longtemps, attribuées à des réactions chimiques sans analogie avec la force médiumnique. Mais d'autres expériences, notamment celles du docteur Blondel, de Nancy, sans compter celles de M. de Rochas, sur l'extériorisation de la sensibilité et de la motricité, sont venues confirmer les constatations du docteur Baraduc. L'existence d'une force x, distincte de la chaleur et de l'électricité, émanant du corps humain, et que nous appelons fluide, pour la commodité du langage, ne peut plus, à l'heure actuelle, être contestée de bonne foi.

Or, les clichés que le docteur Baraduc reproduit dans la brochure qui fait l'objet de cet article sont sensiblement pareils à ceux qu'il a obtenus dans ses expériences antérieures.

C'est un premier point.

Il y en a un autre. Le docteur Baraduc ne pouvait point savoir d'avance la minute exacte à laquelle se produirait un miracle, ni la personne qui bénéficierait de ce miracle. Il lui était donc matériellement impossible de saisir au passage la « force curatrice » au moment précis de la guérison.

De ces deux faits, il résulte que la force dont le docteur a enregistré l'existence à Lourdes c'est, à n'en pas douter, la même force qu'il avait enregistrée dans ses expériences de laboratoire, la force humaine, le fluide psychique.

Si les images obtenues sur les clichés à Lourdes étaient plus nettes, plus définies, c'est que là, le fluide *sourçait* plus abondamment, dans l'ambiance des foules exacerbées par le désir de voir et de croire, que dans celle des sujets isolés sur lesquels avaient porté les précédents essais.

⁂

S'il en est ainsi, et je ne vois rien dans la brochure du Dr Baraduc qui contredise cette manière de voir, que devient la théorie d'un dynamisme supérieur, d'une force cosmique et interplanétaire, invoquée sous le vocable de la Vierge Marie ? Elle s'effondre. Elle disparaît.

Que résulte-t-il donc des expériences si curieuses du savant médecin ?

Il résulte ce fait, déjà fort important et riche peut-être en découvertes futures, qu'une foule, qu'émeut un même désir, dégage une énergie spéciale qui peut, en quelque sorte, imbiber les choses et les êtres, mais dont les propriétés demeurent inconnues.

Quant au miracle, il reste le miracle, c'est-à-dire l'inexplicable, et tous les savants du monde — j'en ai peur pour eux — perdront leur algèbre à vouloir en déchiffrer le mystère.

Sur ce point, les âmes ferventes, les cœurs ingé-

nus qui, devant la grotte Massabielle, invoquent avec simplicité la Vierge qui apparut à Bernadette, en sauront toujours plus qu'eux ..

GASTON MERY.

Reportages dans un fauteuil

*** *Sainte Dympna de Brabant.*

L'Eglise célèbre le 15 mai, la fête de sainte Dympna de Brabant, dont l'histoire est si curieuse. Comme Peau d'Ane dans le conte, comme la Manekine, dans le vieux roman moyenâgeux, elle dut fuir l'amour égaré de son père.

Il était roi d'Irlande, disent les Actes, peut-être le successeur d'un de ces chefs Angles ou Saxons qui avaient envahi la Grande-Bretagne aux vᵉ et viᵉ siècles. (L'histoire de Dympna est du viiᵉ.) Sa mère était chrétienne et la fit élever secrètement dans sa foi par le saint ermite Géréberne. Dympna perdit cette pieuse mère à un âge peu avancé. Cette perte devait être plus tard pour elle l'occasion de la plus bizarre et de la plus pénible persécution.

Comme le roi n'avait pas d'héritier mâle, ses capitaines le pressèrent de se remarier. Mais encore tout attristé de la perte de sa femme, il jura qu'il n'en prendrait jamais une autre à moins qu'elle n'eût la beauté, la grâce et la douceur de la feue reine. Après de longues et vaines recherches, les seigneurs lui dirent :

— Eh bien, épouse ta fille Dympna, elle ressemble trait pour trait à la reine.

On peut voir dans saint Gérôme (livre II, contre Jovinien), ce qu'étaient les mœurs des barbares et les alliances qu'ils contractaient. Le roi ne trouva rien de si extraordinaire dans la proposition de ses barons, et il l'accepta. Mais la jeune Dympna se promit de mourir plutôt que de subir pareil destin. Elle s'enfuit avec le vieux Géréberne ; une barque dans laquelle ils étaient montés, à la grâce de Dieu, les porta jusqu'à l'embouchure de l'Escaut, près de l'endroit où se trouve aujourd'hui la ville d'Anvers.

Ce pays était alors tout à fait sauvage ; on n'y voyait que des bois. Cependant l'ermite octogénaire et la jeune vierge y trouvèrent une petite chapelle dédiée à saint Martin. Ce fut là qu'ils s'installèrent dans deux cabanes faites de branchages.

Le père de Dympna, fort irrité de la fuite de sa fille, la faisait chercher partout. Un magicien le mit sur la voie, et il arriva avec une flotte nombreuse aux embouchures de l'Escaut. Au village de Westerloo, qui devint plus tard une seigneurie de la maison de Mérode, le roi et sa suite descendirent dans une auberge. Lorsqu'ils payèrent l'hôte qui les avait traités, celui-ci regarda les pièces d'argent étrangères et fit la remarque qu'il en recevait parfois, depuis quelque temps, de pareilles, de la main d'une jeune fille qui menait la vie la plus retirée et achetait avec cet argent les objets de première nécessité. Il n'en fallut pas davantage pour que le Roi comprît qu'il était arrivé à son but. En effet, quelques instants après, l'hôte lui-même l'avait conduit à la cabane de sa fille.

— Et quoi ? s'écria le roi, malheureuse fille, c'est pour cette solitude affreuse que tu as fui mon palais ! Il faut que ce vieillard décrépit t'ait fait boire quelque philtre.

Géréberne intervint et de sa voix cassée morigéna et supplia tour à tour le roi. Mais les soldats le saisirent et le renversèrent si brusquement qu'il expira. Quant à Dympna, elle protestait toujours qu'elle aimerait mieux mourir que d'obéir aux désirs de son père.

— Eh bien, qu'elle meure ! qu'on la frappe ! criait le barbare furieux.

Et comme nul n'osait, enragé de colère, il lui fit voler la tête d'un revers de son glaive.

⁂

Peut-être la tragique aventure de sainte Dympna a-t-elle inspiré l'histoire de la *Manekine*, dont la date semble pouvoir être reportée jusqu'à une très haute antiquité et qui est connue sous divers noms : « La fille du roi de Hongrie », dans le Nord, « Oliva », en Italie.

Les traditions du Nord racontent qu'il y avait une fois un roi de Hongrie, lequel, marié à la fille du roi d'Ermanie, de grande beauté et de sagesse merveilleuse, ne put avoir de sa femme d'autre enfant qu'une fille. Il devint veuf.

Au moment de mourir, son épouse (sage et modeste !) lui avait fait jurer de ne se remarier point s'il ne trouvait une femme toute semblable à elle, de visage et d'esprit. Serment imprudent ! Les barons du royaume, voyant la couronne près de tomber en quenouille, murmuraient et devenaient séditieux. De longues années se passèrent dans ces agitations ; la fille du roi avait grandi, rappelant si bien sa défunte mère que les seigneurs, frappés de cette ressemblance et du serment du roi, conçurent le projet de lui donner sa fille même pour épouse. L'Eglise consultée promit les dispenses (n'oublions pas que nous sommes en plein roman !)

Le roi signifia donc les volontés des barons hongrois à sa fille ; mais l'enfant, élevée dans le bon esprit de sa vertueuse mère et craignant Dieu, se refusait à cette odieuse union. Contrainte, elle prit la résolution de se mutiler et de fuir. (Pourquoi les deux ? Sans doute avait-elle, à force d'importunités, promis *sa main* au roi et la lui laissa-t-elle ainsi.)

> De ses pucelcs se départ,
> Nule d'eles n'en prist regart
> Et ele s'est d'eles emblée,
> De cambre en cambre en est alée,
> Ains ne fin a qu'ele ne vi nt
> En une quisine...
> Tlnt ii quisiniers on palès
> Etaient alé pour véir
> Leur signeur sa fille plévir
> Si que tout' seule était Jovie
> Descur tous triste et abatue.
> Un grand coutel à quisinier
> Qui sert de la car despécier
> A sur le dreccoir trouvé...

Avec ce grand couteau, elle se fait sauter le poing, puis fuit dans une barque en invoquant « Vierge Marie, ma douce dame ». Après mille aventures, retrouvée par son père repentant, sa main lui ayant été miraculeusement rendue, elle acheva ses jours dans la paix et la douceur du devoir héroïquement accompli.

Le texte du roman de la *Manekine*, écrit au XIIIe siècle par Philippe de Reims, a été publié en partie par le comte de Douhet dans son *Dictionnaire des légendes du Christianisme*. Il a été édité à Bruxelles par le baron de Reiffenberg. En 1840, M. Francisque Michel en a publié le texte entier pour une Société de bibliophiles écossais, le *Bannatyne Club.*

En Italie, la belle Oliva est fille de l'empereur Julien. Julien veut l'épouser. Elle se coupe les deux bras, acharnement difficile à concevoir ; abandonnée dans un bois par des serviteurs qui avaient ordre de la tuer, Oliva est trouvée par le roi de Catalogne qui lui confie son fils enfant. Mais sa beauté lui attire de nouvelles disgrâces. Elle est calomniée par tous ceux qu'elle rebute. On l'enferme dans une caisse, on la jette à la mer. Elle devient reine de Castille. Persécutée de rechef, elle échappe encore à de nouveaux dangers et finit par retrouver son mari et son père.

***

On représente sainte Dympna tenant un démon enchaîné. Elle est la protectrice des fous. Ce n'est pas une sinécure par le temps qui court.

GEORGE MALET.

LES DEUX CARDAN

FAZIO ET JÉROME CARDAN [1]

Mantovani a dit : « Cardan a égalé, dans presque toutes les sciences, les hommes qui se sont le plus distingués (à n'importe quelle époque) dans chacune. » En sciences naturelles, écrit Rivari, il a été proclamé l'Aristote et le Platon de son siècle ; en sciences philosophiques, il a joui d'une grande réputation surtout en France ; en médecine on citait de lui des guérisons merveilleuses ; on peut dire que de l'art de guérir il connaissait tout ce qu'il était possible de connaître de son temps : le premier il a osé critiquer Galien et relever ses erreurs ; en mathématiques il a fait diverses découvertes et son nom est attaché entre autres, sous le nom de règle de Cardan, à la résolution de l'équation du troisième degré, mais ici il doit partager l'honneur avec Tartaglia, son contemporain ; l'Angleterre admirait surtout en lui l'astronome. Ajoutons qu'un tiers de ses livres se rapportent à la médecine (2).

Comme le dit Gabriel Morelli (*Luce e Ombra*, octobre 1906), l'œuvre de Cardan est l'encyclopédie de toutes les sciences telles qu'elles se présentaient avant la Renaissance, avec çà et là des éclairs d'intuition si surprenants qu'on peut dire qu'elle constitue, dès le XVIe siècle, comme la première ébauche ou mise à jour (edizione) des vérités découvertes plus tard par Jean-Baptiste Porta et plus près de nous par César Lombroso. J. Cardan a été, en un mot, le précurseur des physiognomonistes, psychiatres et anthropologistes criminologistes modernes ; nous aurons l'occasion de revenir sur ce point. Vivant à une époque où l'occultisme, la magie, l'astrologie étaient fort en honneur, il n'est pas étonnant qu'il s'en soit occupé très activement, ce dont, tout naturellement, les matérialistes et les sceptiques de tous les temps lui font un crime. Médium lui-même, conscient de sa faculté dans une certaine mesure, on trouverait plutôt blâmable qu'il ne se fût pas intéressé aux sciences occultes.

PHILOSOPHE ET MÉDECIN

Les jugements portés sur Jérôme Cardan ont été très divers. Comme le fait remarquer César Lombroso dans son « *Homme de génie* », il était appelé par ses

---

(1) *Suite.* Voir les numéros des 1er et 15 avril 1907

(2) Kiesewetter nous apprend que le premier il fit la distinction entre la rougeole et le typhus pétéchial, publia la première ébauche d'une géographie zoologique et végétale, examina l'influence des climats sur le développement spécifique et les habitudes des animaux, découvrit l'accroissement de poids des métaux par l'oxydation et découvrit le premier la plante « coca ».

contemporains « le plus grand des hommes et le plus sot des enfants ». On lui a reproché d'être très vaniteux ! il s'accusa lui-même d'avoir tous les défauts possibles : la colère, la luxure, le mensonge, l'envie, le goût de la vengeance la passion du jeu, l'impiété l'intempérance, voire même la folie. L'exagération est manifeste et semble bien lui avoir été dictée par le désir de rehausser son importance par tous les moyens possibles. « Sa sensibilité, dit C. Lombroso, avait atteint un tel degré de perversion, qu'il ne goûtait aucun sentiment de bien-être, s'il lui manquait le stimulant de quelque douleur physique, et en l'absence de douleurs réelles, il s'en procurait par des moyens artificiels, se mordant les lèvres et les bras jusqu'au sang. » C'était là évidemment une tare sérieuse.

On lui a reproché d'avoir voulu jouer le rôle d'un thaumaturge comme Apollonius de Tyane, de s'être octroyé un génie familier à l'imitation de Socrate, d'avoir eu une foi aveugle dans les révélations de ses songes, d'avoir enfin voulu se faire passer pour un personnage mystique de haute importance, sachant tout : passé, présent et avenir, etc. On oublie trop que Cardan était sensitif et médium, et l'on ne peut qualifier ous les phénomènes trancendantaux réels qui ont marqué son existence de superstition, feinte ou mensonge.

Lombroso a-t-il eu raison de le considérer comme fou ? Et cependant le célèbre criminologiste italien lui-même admet l'authenticité d'un grand nombre de ces mêmes phénomènes qui ont, au moins en partie, valu à Cardan l'accusation de folie.

Le biographe de Cardan, dans le « Grand Dictionnaire » de Larousse, après s'être fait l'écho de toutes les accusations portées contre lui, termine de la sorte : « Au milieu de ses travers cependant, il a souvent des idées profondes ; il possède une science sûre et étendue ; il a quelquefois du style et même de l'émotion vraie, comme dans ces paroles : « J'aime la solitude ; car, lorsque je me trouve seul, je suis plus qu'en tout autre temps avec ceux que j'aime, je veux dire avec Dieu et avec mon bon génie ». La vérité est qu'il avait beaucoup lu Platon, Plotin, Porphyre, les mystiques de l'école d'Alexandrie ; qu'il avait voulu s'élever jusqu'à eux et que son tempérament chétif l'en avait empêché. Ni son cœur, ni son intelligence n'étaient à la hauteur de sa volonté.

« Au reste, à l'exemple des savants du XVIe siècle, il possédait une érudition de bon aloi et puisée aux sources mêmes ; il n'est pas obligé de citer Galien ou Hippocrate dans une traduction latine ou française, comme les médecins d'aujourd'hui ; il les cite dans l'original grec. Il avait aussi étudié Aristote, Avicenne et d'autres écrivains spécialistes de l'antiquité ».

Pour juger Cardan, il ne faut pas perdre de vue qu'il vivait à une époque de transition, à quelques égards semblable à la nôtre, et que, dans ces conditions, en raison même des divergences capitales entre esprits contemporains, l'âme du siècle offre quelque chose de bizarre et même de monstrueux, comme dit Morelli. « Des livres de Cardan, ajoute-t-il, et en particulier du *De vita propria* et de *Libri XII geniturarum* émerge une entité géniale tourmentée, comme faite à la fois de soumission et de révolte, de religiosité et de septicisme, de génie et d'extravagance, de pusillanimité et de hardiesse, de matérialité et de spiritualité, d'originalité et de pédantisme, de sagesse et d'ingénuité ».

Rivari a étudié J. Cardan de très près, à la lumière des théories de Lombroso, et a fait ressortir ce qu'il appelle ses anomalies mentales. Comme il le dit, Cardan a lui-même reconnu que sa nature présentait des anomalies, des altérations nerveuses essentielles ou accidentelles, d'origine sensorielle, motrice ou sécrétoire. Il se plaignait d'avoir habituellement les jambes froides jusqu'aux genoux, de bégayer, d'éprouver des palpitations ; il avait de l'hyperhydrose et de la polyurie nerveuse, des manifestations qu'aujourd'hui on qualifierait d'hystériques ; il pouvait facilement se mettre en extase, obéissait à des autosuggestions, souffrait d'insomnies survenant périodiquement aux quatre saisons et persistant jusqu'à huit jours, etc.

Mais, comme le fait observer Morelli, son anomalie mentale n'est pas de la folie ; elle constitue une sorte de « zone-frontière », une voie ouverte aux courants mystérieux d'où surgit, comme d'une nimbe, la figure de Jérôme Cardan... C'est la voie par laquelle il passe de la psychiatrie à la métapsychique.

La mauvaise santé dont a souffert J. Cardan pendant toute sa vie explique bien des choses, les inégalités de toutes sortes de son caractère et de son génie. S'il a eu des moments de peine et de découragement, s'il a eu des périodes d'ascétisme, comme il est dit plus haut, ce ne sont que des défaillances passagères, car Morelli fait remarquer que Cardan était loin de désirer une vie de pauvreté, de misère et de maladie, qu'il était opposé aux pratiques d'ascétisme et à la vie austère et ecclésiastique et trouvait qu'il fallait la vie heureuse et joyeuse, sans quoi mieux vaudrait mourir.

Malgré ses opinions quelque peu subversives ou frisant l'hérésie, — car, comme le dit Lombroso, il avait même en thélogie audacieusement devancé Dupuis et Renan, — Cardan réussit à ne pas trop s'attirer les foudres de l'Inquisition. Très habile dans sa manière d'exposer les faits et les idées, il racontait

plutôt que de juger et, dans ses jugements, il était sobre et laissait toujours une place au doute, en exprimant même plutôt des sympathies sincères ou non envers les interprétations théologiques. Lorsque le cas était épineux, il s'en remettait à l'astrologie, qui avait toutes ses prédilections et qui d'ailleurs était en honneur même auprès des papes et des autorités ecclésiastiques.

***

Cardan a publié une série d'ouvrages sur la philosophie ; mais nous ne pouvons donner ici qu'une idée très succincte de sa doctrine.

La philosophie de Cardan tient à la fois de celle des stoïciens, de Platon et d'Aristote.

Il admet, dans la nature, trois principes : l'espace, la matière et l'intelligence ou âme du monde. Il dit, comme Aristote qu'il n'y a pas de matière sans forme, et la forme n'est autre chose que l'âme ; tout corps de la nature renfermant un principe formel est donc doué de vie ou animé. Quand à l'origine des âmes, il est émanatiste ; il les considère comme émanées de l'âme universelle, comme individuellement distinctes les unes des autres, mais égales entre elles comme nature, à cause de leur commune origine. Toutes les âmes sont immortelles, et Dieu est constitué par la collection de ces âmes ; il est l'intelligence suprême, universelle, l'âme du monde partout répandue, principe de tout mouvement et de toute vie ; c'est là une idée empruntée à Platon.

Tous les corps sont susceptibles de se mouvoir, tous ont une âme végétative, que le Dr Durey (*Etude sur l'œuvre de Paracelse.., et sur quelques autres médecins hermétistes...*, thèse de Paris, 1900) assimile au « double » (?) ; mais l'entendement est un et enveloppe tous les êtres : « Il n'y a *sub luna*, dit Cardan (*De immortalitate*), qu'un seul entendement et cet entendement n'est humain qu'en tant que la matière de l'homme peut l'admettre : il pénètre dans l'homme et produit en lui des actes d'intelligence. Ce même entendement s'approche des bêtes et les entour , mais la disproportion des matières s'oppose à son entrée ; ainsi il illumine l'intérieur des hommes et ne fait que rayonner autour des bêtes. Il n'y a pas d'autre différence que celle-là entre l'entendement des hommes et celui des bêtes, et de là vient que ce qui est parfait chez nous, est confus chez elles » ; ce qui est intelligence avec conscience chez l'homme est intelligence obscure ou instinct chez la bête, cet instinct étant un principe de mouvement qui manque aux végétaux.

En dialectique, surtout disciple d'Aristote, il s'est plu, dans un ouvrage sur cette matière, à diffamer Socrate et son école, les Platon, les Xénophon, etc. C'est là certainement une tache sérieuse au blason intellectuel de Cardan.

(*A suivre.*) Dr Lux.

LE MYSTÉRIEUX MESSAGER

Les publications sur Napoléon se succèdent et le public ne se déclare jamais rassasié. Le théâtre s'est emparé de lui et sa grande figure y est applaudie chaque soir. On recueille les plus petits souvenirs, les plus petits indices de son passage, si court et si long à la fois. C'est un phénomène social étrange que de voir toute une société « hantée » par le souvenir d'un homme mort depuis quatre-vingt-cinq ans, comme s'il avait déplacé l'axe du monde. On sent là se préparer pour les âges futurs une épopée qui trouvera son Homère et qui surpassera l'Iliade aux péripéties grandioses.

Le 5 mai 1821, à six heures moins huit minutes du soir, au coucher du soleil qui avait effacé la tempête, l'empereur Napoléon cessait de vivre, disparaissant comme un météore pour entrer dans l'immortalité .

Mme Lætitia, sa mère, vivait alors dans son palais de Rome et elle n'avait cessé de correspondre avec son fils, mais elle ignorait qu'il fût en danger de mort, là-bas, à trois mois de route de l'Italie.

Or, le 5 mai 1821, à six heures moins quelques minutes du soir, il se passa chez Mme Lætitia un fait étrange, comme une vision de l'âme du grand mort. C'est un témoin oculaire qui a rapporté le fait, et l'on ne peut mettre en doute le récit, quelque invraisemblable qu'il paraisse.

Donc, ce jour-là, à l'heure indiquée plus haut, un inconnu de mise convenable se présentait au palais de Madame Mère à Rome, en exprimant le désir d'être admis en sa présence.

Le concierge lui demande s'il a une lettre d'audience, sans laquelle il ne peut être reçu. L'étranger répond gravement qu'il n'a pas de lettre, mais qu'il a le devoir absolu de voir Madame. Le concierge refuse alors, mais sur une insistance autoritaire qui veut l'obéissance, il le conduit à l'antichambre où se trouvent les domestiques et dit à l'un d'eux de prévenir qu'un monsieur « inconnu de Madame » réclame l'honneur d'entretenir Son Altesse d'une affaire très grave. On en informe Madame, qui a auprès d'elle son chambellan, M. Colonna, et une dame de compagnie, Mlle Mellini. Elle se décide à recevoir l'étranger qu'on trouve se promenant dans l'antichambre avec une sorte d'agitation.

L'homme remercie poliment, pénètre dans le salon et fait comprendre qu'il voudrait parler sans témoins. Sur un signe de Madame, M. Colonna et Mlle Mellini se retirent dans une pièce voisine, pour rentrer au moindre appel.

L'inconnu s'approche alors de Madame et après avoir parlé de l'Empereur, comme s'il venait de le quitter :

« Au moment où je vous parle, dit-il à Son Altesse, Napoléon est délivré de ses peines : il est heureux ! »

Puis en prononçant ces mots il porte la main à sa poitrine.

Son Altesse croyait qu'il allait prendre un poignard... il sortit un crucifix en disant d'une voix solennelle :

« Baisez le Rédempteur de votre bien-aimé fils, vous le reverrez après de bien longues années, ce fils objet de vos profonds regrets... »

L'inconnu parla ainsi comme un prophète et Madame l'écoutait encore dans une sorte d'extase, lorsqu'il se retira la laissant en proie à une profonde émotion.

Racontée plus tard par M. Colonna, cette visite avait ranimé l'espérance de la Mère au point qu'elle fit faire une livrée neuve pour les gens de sa maison. Son espoir s'accrut encore lorsque le second aumônier de Sainte-Hélène, l'abbé Vignali, vint trois mois plus tard apprendre que le jour même et à l'heure où l'étranger s'était présenté au palais de Rome, l'Empereur succombait à Sainte-Hélène.

La pauvre mère, se laissant aller à ses illusions, s'imaginait que la mort de son fils n'était qu'une feinte pour quitter l'île où les Anglais le retenaient prisonnier et qu'un jour ou l'autre il débarquerait sur les côtes de France.

Quand, vers le milieu de juillet, elle apprit que son illustre fils était bien véritablement décédé le 5 mai dans sa prison perdue au milieu de l'Océan, quand elle ne put concevoir aucune espérance, sa pensée rêva du personnage mystérieux qui, au moment même où l'Empereur rendait le dernier soupir, était venu l'instruire de cet événement et lui apporter la terrifiante nouvelle, qui ne put et ne pouvait être connue en Europe que soixance jours plus tard.

M. Colonna a souvent dit que que le personnage mystérieux avait le son et la voix de l'Empereur, son air imposant, sa taille et sa démarche.

Peu après arrivait à Rome le docteur Antomarchi, qui avait été le témoin des derniers moments et des funérailles de Napoléon. Conformément aux instructions de l'Empereur mourant, il ne fit qu'aborder en Angleterre, traversa la France et se rendit aussitôt en Italie. Il alla en premier lieu à Parme pour se présenter à l'ex-impératrice Marie-Louise, la veuve... Mais il ne fut pas reçu par elle, et il ne put la voir que de loin, en public, à une représentation du Théâtre Italien.

Tout autre fut l'accueil fait à Antonarchi par la mère de « l'immortel défunt ». « L'émotion de Madame Mère, dit le docteur, fut extrême. Je fus obligé d'user de réserve, de ne lui dire qu'une partie des choses que j'avais vues. Je m'arrêtais, mais cette malheureuse mère séchait ses larmes et recommençait ses questions. Le courage et la douleur étaient aux prises... c'était cruel ! »

Courage et douleur, voilà le résumé de la vie de cette noble femme. Jamais créature humaine ne supporta plus énergiquement les pires traverses, ni plus simplement les plus écrasants triomphes. Elle était restée jeune, au milieu de ses six enfants qu'elle avait élevés. Tous devinrent rois ou reines, mais la « Mamma » restait au milieu de ces souverains la femme économe et simple, et tandis que ses enfants se partageaient l'Europe, la mère rangeait son linge et reprisait ses vieilles robes.

« Il faut bien que je sois économe, disait-elle, tout ce petit monde me retombera un jour sur les bras. »

J. CASANOVA.

Une curieuse guérison

Il nous fut donné d'assister, mercredi 8 mai, à un spectacle étrange, mystérieux, passionnant ; nous en rapporterons avec fidélité les différents épisodes, sans les apprécier et sans les commenter, laissant ce soin à ceux qui pourraient les expliquer, ce que nous nous sentons impuissants à faire.

Une jeune fille de vingt-huit ans, Mlle B..., orpheline de bonne heure, fut recueillie par une vieille amie de sa famille qui devint sa mère adoptive. Fille d'une mère morte tuberculeuse, Mlle B.., tuberculeuse elle-même, vit la terrible maladie s'aggraver rapidement et se compliquer, au mois de janvier 1905, d'une paralysie qui devint bientôt générale et d'une déformation de la colonne vertébrale. Les divers médecins qui soignèrent Mlle B..., n'espérant pas la guérir, se contentaient de soulager ses souffrances, ce qu'ils n'arrivaient pas toujours à faire.

Au commencement de cette année, les médecins désespérèrent de prolonger plus longtemps la vie de Mlle B... ; ils attendaient l'issue fatale d'un moment à l'autre.

Mis par hasard au courant de ce cas désespéré, M. Magnin, professeur à l'école de magnétisme, voulut tenter quelques expériences sur la malade. Après quelques difficultés de la part de la mère adoptive qui, n'ayant plus d'espoir de voir sa fille sauvée, voulait au moins qu'elle mourût en paix, M. Magnin put obtenir l'autorisation de tenter son pouvoir magnétique sur Mlle B...

Trois médecins, dont deux, les docteurs de Saint-Martin et Grandjean, suivirent les expériences de M. Magnin, rédigèrent des diagnostics ne laissant aucun doute sur l'état désespéré de Mlle B... Les expériences magnétiques commencèrent le 1er mars. Mlle B... étant endormie, un phénomène bizarre se produisit : sa personnalité disparaissait pour faire place à celle d'une jeune femme qui se disait la protectrice de la petite malade, donnait des conseils pour les soins à lui donner, prédisait les phases diverses de la maladie et les améliorations qui se produiraient.

Mlle B..., réveillée, voyait sa protectrice, s'entretenait et causait avec elle, écoutait ses conseils et ses ordres.

Parmi les nombreuses prédictions faites par la protectrice de la malade, celle-ci est à retenir :

« La sensibilité commencera à revenir demain chez la petite malade, dit-elle un jour; cette sensibilité augmentera de dix centimètres chaque jour et le 8 mai, pour la première fois, elle marchera. Le 15 du même mois, elle sera guérie et entrera en pleine convalescence. »

Au jour dit, la sensibilité revint et, chaque jour, les médecins purent constater que la sensibilité gagnait dix centimètres, ainsi qu'il avait été prédit. Pendant ce temps, les poumons se cicatrisaient, la colonne vertébrale se redressait et mercredi soir, moment fixé où, pour la première fois, la malade devait marcher, M. Magnin, convaincu que cette prédiction se réaliserait comme les autres, n'avait pas hésité à convoquer à son domicile, où il avait fait transporter la malade, un certain nombre de médecins et de personnalités du monde psychique.

Les médecins présents ont examiné, palpé, ausculté la malade et ont reconnu que la colonne vertébrale était devenue parfaitement normale, que les poumons étaient cicatrisés, que la paralysie avait totalement disparu.

A l'heure dite, la malade, la figure illuminée, s'est levée pour la première fois ; elle a traversé seule la salle où avait été transporté son lit et s'est jetée en larmes dans les bras de sa mère adoptive.

— « Je ne vous ai pas convoqués, messieurs, nous disait au début de la soirée M. Magnin, pour vous faire part d'une découverte que j'aurais faite ou pour vous dévoiler des remèdes merveilleux que j'aurais trouvés, mais pour vous faire constater un fait indéniable, que je me déclare incapable de vous expliquer. »

Nous avons constaté ; nous ne chercherons pas non plus à expliquer. H. M.

HYPOTHÈSES
SUR
l'habitabilité des quatre éléments

Quoique ne reposant sur aucune observation vraiment scientifique, la théorie de la pluralité des mondes habités est aujourd'hui presque universellement admise.

Le savant astronome Camille Flammarion, dans un ouvrage merveilleusement ordonné et documenté, expose si clairement les arguments favorables à cette hypothèse, qu'il est impossible à l'homme réfléchi de douter un instant de l'existence d'êtres habitant ces milliers de mondes parmi lesquels notre humble terre n'est qu'un atome, perdu dans l'océan de l'univers.

Cette évidente loi générale admise, on est amené à réfléchir sur la nature, la forme, les besoins de ces êtres, et l'on conclut qu'il leur est indispensable de posséder une organisation adéquate à la nature de leur monde. La densité, le volume, la chaleur propre à chaque astre influant sur l'organisme de ses habitants, leur crée des besoins en rapport avec le milieu où ces êtres se meuvent et vivent.

L'exemple de la résistance à la pression, par conformation spéciale, des animaux habitant les grandes profondeurs, est trop connu, pour que nous y cherchions des rapprochements à l'appui de cette thèse. Le monde des infiniment petits est rempli de pareils exemples d'adaptation au milieu, après nous avoir montré l'incroyable multiplicité des formes vivantes.

Jusqu'ici, le manque d'instruments avait limité le champ de nos observations au témoignage rudimentaire de nos sens. La goutte d'eau ou d'humeur, en apparence inhabitée, révèle, grâce au microscope, des formes inconnues, des organismes d'une délicatesse ou d'une simplicité inouïe dévoilant aux Pasteur et aux Claude Bernard, les secrets les plus profonds de la vie du globule et de l'atome.

Très souvent, l'habitude de ne s'en rapporter qu'aux sens a faussé l'observation de bien des faits et c'est aujourd'hui, la cause de nombreuses déceptions pour les expérimentateurs de ces phénomènes troublants, réunis sous le nom de psychisme. De même, l'exaltation due à une crédulité maladive a souvent donné à des manifestations de force inobservables faute d'appareils une explication fantaisiste par le surnaturel.

Ceci dit, pour montrer avec quelle pondération il faut entreprendre, surtout en théorie, l'étude de certains faits, examinons l'idée de l'habitabilité des quatre éléments.

Ces éléments, qui n'ont, hâtons-nous de le dire, aucun rapport avec les corps simples de notre chimie moderne, ont toujours exprimé, dans l'esprit des anciens, les différents états de la matière brute, et singulièrement la portion de cette matière dont l'homme a besoin pour vivre, se mouvoir, et respirer.

Nous nommerons Terre, tout corps solide, quelle que soit sa composition chimique sur lequel un être vivant peut se développer ; l'Eau c'est le liquide insdispensable à la vie et l'Air tout gaz respirable ou non.

Diverses observations : l'ignition des corps, la foudre, les météores lumineux, ont fait conclure à l'existence d'un quatrième élément de composition fugace et mystérieuse : le Feu.

Parmi ces éléments, base essentielle de la météoro-

logie, trois au moins nous ont révélé la plupart des lois qui en régissent la composition et l'action, dans l'économie de notre planète.

Les manifestations du feu, seules, sont plus complexes. Alors que l'hydraulique embrasse tous les phénomènes dus à l'action de l'eau, la science doit employer les mots de combustion, magnétisme, électricité, phosphorescence, pour désigner les divers modes de manifestation de cet élément mystérieux, jadis connu sous le nom de *phlogistique*.

Connaissant la nature de ces quatre éléments, voyons quels sont ceux parmi lesquels la vie organisée se manifeste, en entretenant dans leur masse même des êtres dont la vie est intimement liée à la nature de chaque élément.

Un seul nous est connu, l'Eau.

Mais nous y ajouterons la Terre, sur laquelle se meuvent l'homme et les animaux supérieurs qui, s'ils vivent de l'air, sont attachés au sol par de plus pressantes nécessités : la pesanteur et la nutrition.

Donc, dans l'eau des êtres inférieurs : poissons, crustacés, infusoires, etc..., et sur la terre des êtres supérieurs : hommes, mammifères et reptiles.

Pour le troisième élément, l'Air, rien absolument, les oiseaux et les insectes ne pouvant être considérés que comme des amphibies de terre et d'air, au même titre que les batraciens, les sauriens, etc., qui sont des amphibies de terre et d'eau,

Pour le Feu, même ignorance.

Ainsi, pour ne parler que de l'air, voici un domaine immense dépourvu d'habitants autochtones. Pas un vestige de vie, dans cet empire plus vaste que nos océans réunis , et, naturellement, en l'absence de toute observation, de tout document d'une part, et d'autre part, considérant la multiplicité infinie des formes vivantes, nous nous demandons : ce désert est-il peuplé ?

Oui, répondent certains théoriciens d'avant ou d'arrière-garde ; ignorez-vous les connaissances que les anciens avaient sur ces êtres par eux nommés : Salamandres, Sylphes, Ondines et Gnômes. Voilà, disent-ils, les habitants des quatre éléments. Cette objection, que nous avons entendu énoncer, se refute d'elle-même.

En effet, ces figures n'ont toujours été que la personnification poétique des phénomènes naturels. Ils correspondent à certaines lois de la nature élémentaire et rien de plus.

Les êtres, dont nous discutons les chances d'existence, appartiennent, ou plutôt doivent appartenir au règne animal et, bien qu'invisibles à nos yeux, n'en sont pas moins organisés suivant les lois de l'anatomie et de la physiologie.

Une seconde objection, plus forte, est celle-ci :

Comment supposer que des êtres organisés puissent se mouvoir dans notre atmosphère, conséquemment parmi nous, sans nous heurter en vertu des lois de l'impénétrabilité ?

Là est justement le nœud du problème ; et loin de vouloir le résoudre, puisque nous ne hasardons ici que de pures hypothèses, nous reporterons les chercheurs à la faculté universelle d'adaptation au milieu, précitée au sujet de l'habitabilité des mondes.

La loi de l'impénétrabilité reste absolue encore dans ce cas, car si réellement des êtres se meuvent dans l'air qui nous entoure, il est naturel de penser que leur densité, leur pesanteur, sera en rapport avec le milieux ambiant.

Un afflux électrique ou magnétique accumule le fluide jusqu'à un certain potentiel à la surface d'un corps, sans que nous puissions visuellement nous en rendre compte.

Il existe pourtant devant nous quelque chose de réel quoique absolument imperceptible à nos sens.

Un coup est frappé dans une table, nous le constatons, tout en nous inclinant, faute de moyens d'investigation devant le mystère.

Il en est de même de la possibilité de l'existence, autour de nous, d'êtres réels, mais intangibles, en ce sens qu'aucun de nos organes, aucun de nos appareils ne saurait en déceler la présence.

Simple hypothèse de rêveur, dira-t-on, en ne voyant d'autre conclusion à cette étude que le désir de voir des recherches scientifiques se diriger sur ce point.

Nous pouvons répondre à cela, que nombreuses sont les théories aujourd'hui admises sans autre sanction que des demi-preuves scientifiques et philosophiques : la pluralité des mondes habités, le feu central et l'homme tertiaire entre autres.

Sur ce point, comme sur beaucoup d'autres, le scepticisme systématique est aussi nuisible que la foi du charbonnier en matière de science ; ces deux états d'âme, en apparence opposés, ne sont que les deux pôles d'un même sentiment d'insouciance ou de naïveté et l'on peut dire, que s'il est pénible de ne rien voir avec la foi des yeux, il n'est pas moins dangereux d'en trop voir avec les yeux de la foi.

PIERRE BORDERIEUX.

Nous prévenons nos lecteurs qu'on peut s'abonner SANS FRAIS **et directement à l'*Echo du Merveilleux* dans tous les bureaux de poste.**

CEUX QUI CROIENT AU MERVEILLEUX

Chez M. Frédéric Masson

A deux pas du boulevard Haussmann et de ses bruyants tramways, la rue de La Baume est silencieuse comme un coin de ville de province. Nul passant, nulle voiture, nul bruit ne trouble son recueillement. Seul, le chant des oiseaux, fusant de tous les jardins où se dissimulent les virtuoses, parvient aux oreilles des heureux habitants des hôtels de cette rue.

Me voici devant celui qui porte le n° 15, but de mes investigations. Je sonne. On m'ouvre.

—M. Frédéric Masson?

Je donne ma carte. Le domestique disparait et revient m'informer que l'éminent académicien m'attend.

Je monte un petit escalier qui conduit directement au cabinet de travail de l'historien de Napoléon.

Sur le seuil se dessine la haute silhouette de M. Frédéric Masson, qui, la main tendue, m'accueille par ces mots:

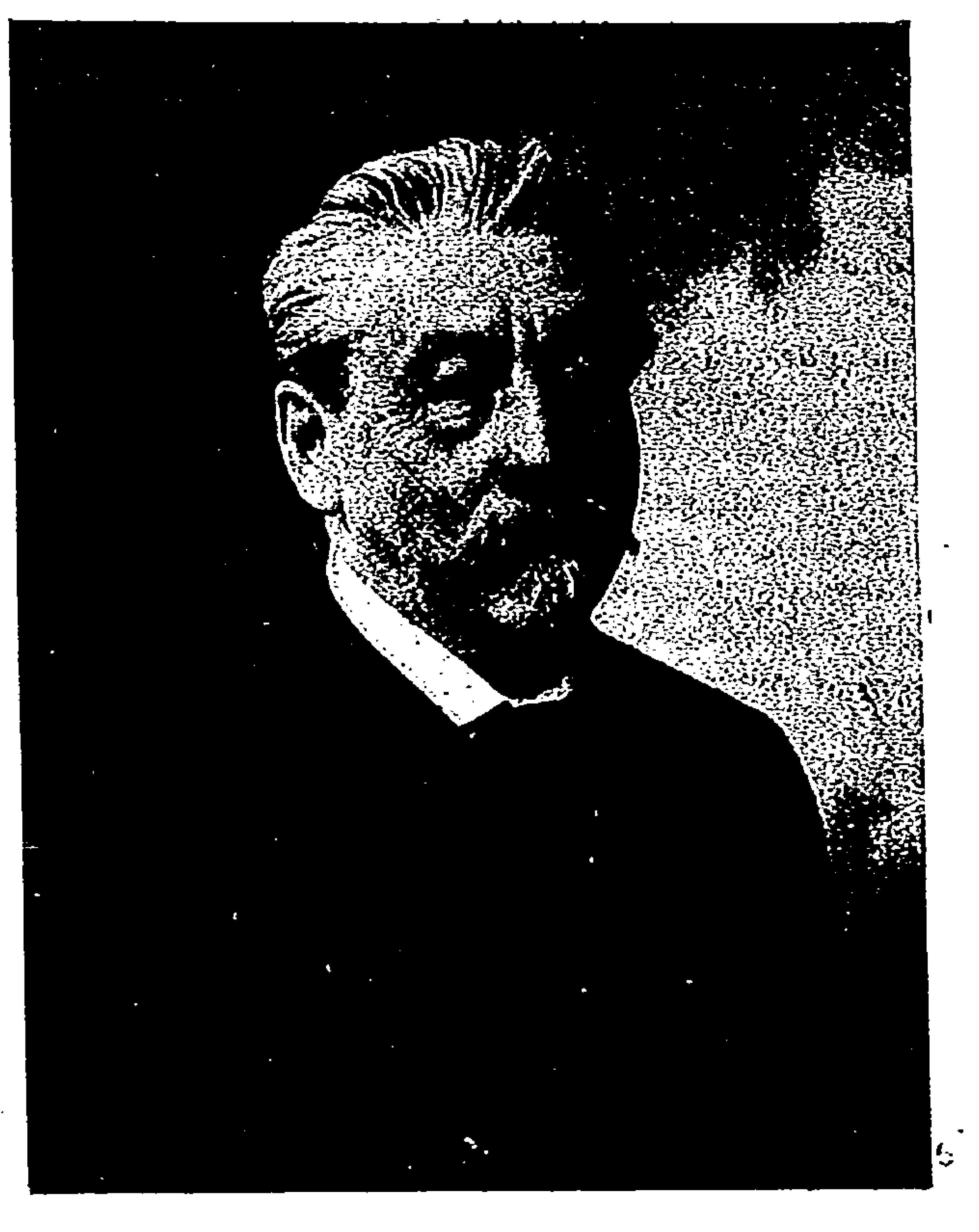
— « Vous venez m'interviewer sur le Merveilleux... Eh bien, vous seriez bien aimable de m'indiquer quel moyen surnaturel je pourrais employer pour combattre efficacement les horribles maux de dents qui, depuis plusieurs jours, me font cruellement souffrir.

« Vous n'en connaissez pas? Allons, tant pis! Je n'ai pas de chance. Vous non plus, d'ailleurs, car, en portant ici vos pas, vous avez été fort mal inspiré. Je suis, en effet, l'homme de Paris qui connait le moins bien le Merveilleux et tout ce qui s'y rattache.

Je ne m'en suis jamais occupé ou, plutôt, je ne veux plus jamais m'en occuper.

— Voilà un aveu, mon cher Maître...

— Oh! je peux bien vous conter l'histoire:



M. FRÉDÉRIC MASSON

« A dix-neuf ans, je me mis à étudier les sciences occultes avec beaucoup d'ardeur. Mais, au bout de quelque temps, je m'aperçus que mes recherches m'absorbaient beaucoup trop.

— Et ne vous laissaient plus de temps pour vous occuper d'autre chose?

— Oui... Alors, je cessai brusquement de m'y intéresser et résolus de ne plus jamais m'en occuper; résolution qu'il m'est d'autant plus facile de ne pas enfreindre que, depuis que mon esprit s'est orienté vers l'étude de l'histoire, je ne dispose plus de très grands loisirs.

« D'ailleurs, j'avoue que je préfère l'histoire. Je travaille d'après des documents dont il m'est possible de vérifier l'authenticité. Tandis que si j'avais poursuivi l'étude des sciences occultes, je marcherais souvent au milieu des ténèbres, ce que je n'aime guère.

« Et puis, je serais maintes fois mystifié, car les savants les plus notoires eux-mêmes n'échappent pas facilement à cet inconvénient.

« Voyez Charcot, voyez le professeur Richet, par exemple: ils ont été les victimes de nombreuses supercheries. Je me suis rendu compte de cela en lisant les journaux. Il me parait évident que le professeur Richet, qui est un grand savant et un homme de bonne foi, a été dupé à Alger, au cours des fameuses expériences de la villa Carmen.

« Cela n'a rien d'humiliant, d'ailleurs. Et il est fort heureux que les hommes de science qui appliquent toutes les ressources de leur esprit à la recherche et à l'observation des phénomènes mystérieux, ne se laissent pas aller au découragement. Echecs, mystifications, railleries, tout cela leur importe peu. Ils poursuivent le but qu'ils veulent atteindre, sans relâche, sans défaillance, et c'est tout à leur honneur.

« L'humanité leur saura gré un jour de leur persévérance, de leur obstination, à poursuivre ce que beaucoup appellent une chimère et ce qui, en

réalité, n'a rien de chimérique, d'invraisemblable.

« La science fait chaque jour des progrès. Il serait ridicule de prétendre qu'à partir d'aujourd'hui aucune découverte ne pourra plus être faite. Nulle personne sensée ne consentirait à faire une semblable déclaration.

« Or, railler ceux qui cherchent à découvrir les lois qui régissent les phénomènes encore inexplicables, c'est tout simplement contresigner cette déclaration.

« Il ne faut pas perdre de vue que, pour trouver, il convient de chercher, qu'en cherchant on tâtonne et que, partant, on doit fatalement se tromper parfois. Ayant constamment présente à l'esprit une vérité aussi élémentaire, on ne peut tourner en ridicule les savants qui, étudiant le Merveilleux et se livrant à des expériences nécessitant la collaboration de sujets nombreux, sont induits en erreur par des mauvais plaisants ou des individus en quête de réclame.

« C'est précisément cette obligation d'avoir recours à des personnes qu'on ne connaît pas ou qu'on connaît peu qui rend très délicate l'étude des faits extraordinaires, et très difficile leur explication.

« Quand on l'a expérimentée avec succès sur la matière, on est certain de la valeur d'une théorie nouvelle ; il n'en est pas de même quand on l'a expérimentée sur des humains...

« Mais je m'écarte peut-être du sujet ? Vous auriez certainement voulu connaître mon opinion sur le surnaturel.

— Vous ne sortez nullement de la question, mon cher Maître. Mais je serais très heureux de savoir également ce que vous pensez du surnaturel.

— Oui. Eh bien, je ne crois pas à l'existence de phénomènes surnaturels, car je n'ai jamais eu le moindre indice qui pût m'inciter à envisager comme probable l'intervention, dans notre vie, d'influences surnaturelles.

« Et tenez, il me semble que si un individu eût dû être favorisé de ce côté, c'est celui dont l'intelligence éclipse toutes celles de son siècle, dont le nom domine l'histoire moderne, dont l'activité fut prodigieuse, je veux dire Napoléon.

— Dans cette vie que vous connaissez merveilleusement, vous n'avez rien rencontré ?...

— Rien, absolument rien.

« L'Empereur n'a jamais subi une influence surnaturelle. Aucun de ses actes, aucun des innombrables documents se rapportant à lui que j'ai examinés, ne m'a permis de le croire. Napoléon était religieux. Il était même superstitieux ; nul ne l'ignore. Mais je crois pouvoir dire que ces superstitions étaient innées chez lui, comme chez beaucoup d'autres hommes. Il était superstitieux, parce qu'il était né ainsi et non parce qu'il avait eu la preuve que son étoile devait son éclat à une protection surnaturelle.

— Et la légende du petit homme rouge ?

— Je n'y crois pas.

« Mais, puisque nous parlons de l'Empereur, laissez-moi vous conter une anecdote concernant le Roi de Rome, et qui vous intéressera. Elle touche de près Napoléon, puisqu'elle se rapporte au fils qu'il chérissait tant, et que le curieux phénomène de télépathie qu'elle évoque peut être expliqué par le grand amour de l'Empereur pour le futur duc de Reichstadt.

« C'est en 1814. Désespérément, l'Empereur combat pour conserver le trône à son fils, car c'est là la grande préoccupation de son esprit. Il est résolu à tout, à disparaître, à mourir s'il le faut, afin que le martyre de Napoléon Ier assure le règne — très problématique à cette heure — de Napoléon II.

« Or, une nuit, le Roi de Rome a mal dormi. Il a pleuré. A sa mère qui lui demande ce qu'il a eu, le fils de l'Empereur répond qu'il a rêvé à son père. Mais on ne peut obtenir de lui aucune explication complémentaire.

« Cette nuit-là est celle du 20 au 21 mars. Quel anniversaire ! La veille, l'enfant a eu trois ans. Des sensations obscures traversent les sommeils enfantins ; devant les petits yeux clos s'évoquent de surprenantes images ; d'étranges courants, d'un père à un fils, transmuent des pensées. Informulées et inexprimables, elles semblent quelque chose de divin par quoi s'atteste la mystérieuse puissance de l'amour. Cette nuit-là même, à Arcis, dans le château criblé de boulets du chambellan La Briffe, où est son quartier impérial, Napoléon s'assoupit une heure. Tout le jour il a cherché la mort, il a fait marcher sur les obus son cheval le *Roitelet* ; deux fois, pour se dégager, il a mis l'épée au clair et il n'a pu remporter ni la mort, ni la victoire. Est-ce miracle qu'alors son âme se soit tendue vers son fils et que, dans le sommeil du petit, cette suggestion évoque des images et provoque des larmes ?

— Certainement non.

— N'est-ce pas ? Les manifestations de ce genre, ainsi que nombre d'autres, d'ailleurs, seront scientifiquement expliquées un jour. Nos petits enfants reproduiront à volonté des phénomènes qui étonnent l'humanité d'aujourd'hui, parce que les lois qui les régissent sont encore inconnues.

« Peu à peu la nature livre ses secrets aux infatigables pionniers de la science. Voici qu'on télégraphie sans le secours d'aucun fil, qu'on découvre les rayons X, le radium.

« Les héros de la Grande Armée seraient bien étonnés s'ils réapparaissaient sur cette terre !

« Nous ne le serions pas moins si nous y revenions d'ici un siècle ou deux, car, malgré toutes nos connaissances, nous sommes encore de grands ignorants.

« Je comprends donc très bien que des hommes consacrent leur existence à la recherche des lois inconnues. Mais, pour se livrer à ce travail, il faut beaucoup de doigté et surtout de prudence. De nombreux obstacles obstruent la route que suivent les pèlerins du mystère. Les voyageurs côtoient des précipices. Le voyage est intéressant, mais il présente quelque danger. C'est pourquoi je suis très sympathiquement des yeux la caravane que j'ai dû abandonner.

« Je suis persuadé que sa marche en avant sera fructueuse en intéressantes découvertes. »

On le voit, M. Frédéric Masson peut être classé parmi les grands écrivains français qui croient au « Merveilleux ».

GEORGES MEUNIER.

Le Merveilleux dans Barbey d'Aurevilly

Peut-être le célèbre écrivain a-t-il été initié, autrement que par ses lectures, à des secrets du magnétisme et de la magie : du moins, les romans qu'il a publiés démontrent qu'il avait en ces matières des connaissances assez étendues. Catholique de croyance sans être un pratiquant, et sans avoir, comme Veuillot, mis sa vie d'accord avec ses principes, Barbey d'Aurevilly, malgré les audaces de ses romans, a eu le mérite d'affirmer sa foi au surnaturel tel que l'Eglise le conçoit. Exempt de ce sentiment trop commun encore parmi nous, la peur de paraître crédule, il a écrit des pages éloquentes, dans ses *Bas-bleus*, sur Anna-Catherine Emmerich, et n'a pas ignoré l'histoire merveilleuse de Marie de Moerl. « On aurait, dit il dans *Un prêtre marié*, pensé à ces Méduses chrétiennes dont le front ouvert verse du vrai sang sous les épines du couronnement mystique, comme nous en avons vu couler, en ces dernières années, du front déchiré des stigmatisées du Tyrol ».

« Le monde surnaturel, remarque-t-il, pèse tant sur l'autre, que nous étouffons sous son poids ». Non moins fortement il a écrit : « Il y a des faits inexplicables à la raison, et qui courbent tout dans les âmes, quand ce seraient des âmes d'Atlas, capables de porter le ciel (1) ».

Comme le curé d'Ars, l'abbé Méantes, dans *Un prêtre marié*, demande à Dieu un signe qui l'empêche de se tromper, et l'obtient trois fois de suite, puis il raconte à la fille du coupable Sombreval qu'il a eu la vision d'un crucifix saignant contre elle, présage d'une catastrophe (1). Quand agonise la pieuse et admirable Calixte, son corps virginal resplendit tout entier, et se soulève horizontalement pour aller au devant de la sainte hostie.

Certains faits de magie noire sont racontés dans les œuvres de Barbey d'Aurevilly : la Vellini, vieille maîtresse ensorcelante, a bu du sang de son amant Ryno, et lui fait boire celui de son bras transpercé, parce qu'elle est une fille de Bohême et croit que ce charme les liera pour jamais ; elle lui a en outre fait boire ses larmes : l'influence de cette communion doit durer jusqu'à leur mort. (2) De notre temps, cette croyance est encore très répandue chez les musulmans, et plus d'un Arabe s'est transpercé le bras devant celle qu'il aimait, pour la forcer de répondre à son amour. C'est sur un fait de ce genre que repose tout le roman peu ragoûtant de M. Noël Kolbac, intitulé *Le Mystère du sang*.

La Vellini a d'ailleurs un regard d'une étrange puissance : elle le dirige, par derrière, sur sa rivale Hermengarde, le jour de son mariage, et oblige la jeune fille à se retourner (3).

Un autre type de femme, la Malgaigne, est une sorcière qui prédit en regardant l'eau qu'elle a charmée, et qui *goubelinée*, voit des fantômes ou *gobelins* quand elle erre sur la lande, où tous les samedis, paraît-il revient l'ombre d'un soldat assassin. Elle voit encore lui apparaître l'âme de la pure Calixte, le jour même où elle est morte comme une sainte. (4).

Le grand écrivain n'hésite pas à rappeler le témoignage de l'histoire, et « l'irréfragable attestation de l'Eglise » au sujet de la magie, laquelle repose sur l'existence de certains secrets qui se transmettent, et sur celle de puissances occultes et mauvaises qui interviennent « dans les luttes de l'humanité. (5) » Aussi mentionne-t-il la pratique employée par une femme pervertie, qui fait porter à celui qu'elle veut séduire une chemise imbibée de sa sueur : Henri III ne fut-il pas amoureux d'une princesse pour avoir senti l'odeur

(1) Ed. Lemerre, p. 90, 160, 154.

(1) *Une Vieille maîtresse*, I, p, 161, 198, 209.
(2) *Ib.*. p. 253.
(3) *Ibid.* p. 228.
(4) *Un Prêtre marié*, p. 63, 170, 270. Un berger dans *L'Ensorcelée*, fait regarder un consultant dans un miroir en prononçant des paroles magiques (page 228). Voir ainsi *Une Vieille maîtresse*, p. 187 ; G. Vuillia : *Tour du monde*, 1899.
(5) *L'Ensorcelée*, p. 66.

d'une chemise qu'elle avait portée ? (1). C'est encore de la magie noire que se propose de faire un berger quand il coupe les cheveux de la femme qui s'est noyée à la suite d'un sort qu'il lui a jeté (2).

L'auteur d'*Une vieille maîtresse* croit aussi à certains phénomènes merveilleux, mais non surnaturels, comme aux *nævi materni* ou *envies* que des enfants apportent à leur naissance. Une femme, étant grosse, eut envie de voir le spectacle du supplice de la roue : son enfant naquit avec une roue bien formée sur son corps, comme Wallenstein avec une épée marquée sur une joue ; ainsi la fille de Sombreval, prêtre marié, lui-même treizième enfant, survivant seul de sa famille, porte entre les sourcils un stigmate étrange, une croix rouge ineffaçable (3). Que ne peut-on pas dire du caractère mystérieux des noms propres ? « Ceux qui ont le sentiment des analogies comprennent, par exemple, que le dieu de la couleur s'appelle Rubens, et retrouvent dans la suavité corrégienne du nom de Mozart le souffle d'éther qui sort de la *Flûte enchantée*. (4) » Balzac a exprimé des idées analogues (5). Pourquoi ne pas admettre que certains hommes sont prédestinés aux pressentiments, qui « n'atteignent jamais que les êtres chez qui l'imagination domine et le corps languit. (6) »

Et la superstition, qu'est-elle elle-même ? — « La compréhension plus vive des mystères de la vie humaine. » Aussi Barbey d'Aurevilly semble se souvenir d'avoir frissonné, dès son enfance, en entendant raconter, à la veillée, l'histoire des Mille-Lorraines, qui chantent au clair de lune, vêtues de blanc, à genoux et en cercle autour du lavoir, arrêtent le passant attardé, le forcent à tordre leur linge, et lui cassent le bras s'il ne sait pas s'y prendre ; celle de la blanche Caroline, qui fut ensevelie vivante dans les sables de la côte, et revient, à certaines époques de l'année, réclamer une tombe dans la terre du cimetière ; celle du *criard* qui, la veille d'une tempête ou d'un malheur, parcourt sur un cheval noir le rivage de Carteret, en poussant des cris sinistres, sans que sa monture aux fers rougis soit arrêtée par le sable mouvant, les fosses d'eau et les rochers les plus aigus ; celle de la cloche qui sonne à minuit la messe de l'abbé de la Croix-Jugan, mort assassiné au pied de l'autel ; celle des lieux hantés par des sorcières sous la forme de chats noirs ; celle du fantôme d'un moine qui rôde autour de la place à Valognes et frappe trois coups, à minuit, sur la porte de la cellule de quelque bernardine ; celle d'Aimée de Spens qui, au mois anniversaire de la mort de son fiancé, entendait son ombre soupirer, faire craquer les meubles et grincer des anneaux de cuivre (1).

Souvent sans doute il a ressenti une vague impression de crainte, en traversant la lande hantée par les farfadets appelés *huarts moqueurs*. Comme il le reconnaît lui-même, « dans les plus grandes âmes, il y a comme un repli de faiblesse où dorment les superstitions (2) ».

Nous avons la conviction que si Barbey d'Aurevilly avait vécu plus longtemps, il aurait répondu à nos interviews qu'il était de ceux qui croient non seulement au Merveilleux, mais au surnaturel. Peut-être cet article, bien imparfait, amènera-t-il un de nos lecteurs à nous faire savoir autre chose sur le Merveilleux dans la vie de l'auteur des *Diaboliques*.

TIMOTHÉE.

(1) *Ibid.*, p. 24.
(2) *Ibid.*, p. 261.
(3) *Un Prêtre marié*, p. 38, 218, 27, 40.
(4) *Ibid.*, p. 9.
(5) Z. Marcos. Relevez les noms d'écrivains et artistes originaux qui ont un z dans leur nom : Diaz, Ziem, Zevaco, Z. d'Axa, Zamacoïs, etc.
(6) *L'Amour impossible*, p. 25 ; *Ce qui ne meurt pas* : II, p. 62.

(1) *Une Vieille maîtresse*, II. 147, 151, 101 ; *L'Ensorcelée*, p. 1-20 ; 102 ; *Le Chevalier des Touches*, p. 81. — *Ce qui ne meurt pas*, II, 62. Les Mille-Loraines sont les *lavandières* de Bretagne.
(2) *L'Ensorcelée*, p. 255.

A propos de Prophéties nouvelles

Nous avons reçu les lettres suivantes :

Cher Monsieur,

Veuillez me permettre de répondre aussi brièvement que possible à votre « leader » du numéro du 15 avril.

Vous dites d'abord que mes études seront *la preuve par neuf* des calculs de Nébo. Espérons-le : en attendant, constatez que déjà nous sommes d'accord lui et moi.

Dans une étude publiée par le numéro du 15 mars, il annonce que :

1792	sera reproduit de		1906 à 1910
1793	—	—	1907 à 1911
1794	—	—	1908 à 1912

Triple époque dont les événements principaux seront : Révolution en Russie en 1910, réprimée ensuite,

accompagnée et suivie d'une guerre, d'abord entre la France et l'Allemagne, puis probablement générale, et, vers 1916, écrasement complet des gouvernements démocratiques.

Or, que disent les prophéties qui, elles, s'occupent surtout de la France ?

« La révolution est imminente chez nous et se compliquera de la guerre générale, dont l'épisode le plus saillant sera l'invasion de la France révolutionnaire par l'Allemagne (à laquelle Nébo assigne en effet le rôle de défenseur de l'ordre social) Puis, probablement par « le grand coup de l'épée de Dieu, » écrasement de la Révolution, réveil de la partie saine de la population française, défaite de l'Allemagne et victoire du grand Monarque, aidé par la Russie (qui alors aura triomphé des malheurs que lui prédit Nébo). Les deux pronostics « cordent » ensemble, avouez-le

Quant aux dates, qui sont toutefois la partie où l'interprète peut le plus facilement errer dans ses prévisions, elles présentent aussi une concordance frappante :

Reportez-vous à mon livre, auquel je suis désolé d'avoir encore à faire de la réclame, et vous y verrez que j'ai écrit (p. 437), après le résumé des premières études de Nébo, et en comparaison avec celles-ci :

« 1907 à 1908, commencement des temps troublés ;
1909 à 1910, fin de la Révolution ;
1912 à 1913, apparition du grand roi. »

Que faut-il de plus ?

Enfin, ces dates elles-mêmes ne seraient-elles pas réalisées, pas plus pour moi que pour Nébo, c'est que l'accomplissement des prophéties serait retardé par des causes dues à la conduite des hommes. Mais l'époque, reculée, de leur accomplissement aurait lieu quand même, et sous des auspices planétaires semblables, et d'accord avec les temps qu'elles donnent. Car Dieu, je ne puis assez le répéter, ne fixe jamais immuablement une date afin de ne pas supprimer le libre arbitre.

A quoi servent les prophéties ? dites-vous ensuite.

Quand on dit à un enfant : « Ne fais pas cela, tu vas te faire mal », et qu'il le fait quand même, à quoi cela sert-il ? Il est cependant du devoir des parents de l'avertir.

Il ne faut pas non plus affirmer que les exemples des prophéties réalisées ne sont pas nombreux et ne s'imposent pas avec évidence : la seule lecture de mon livre vous donne avec la plus grande clarté l'histoire rétrospective. Mais, de même que l'enfant se croit plus de sagesse que n'en ont ses parents, de même l'homme, par orgueil, se bouche les yeux et les oreilles, comme le firent les Juifs, quand il ne voulurent pas reconnaître le Christ, quoique sa vie et sa passion leur aient été racontées des siècles à l'avance et dans tous leurs détails.

Enfin vous dites qu'au lieu de traduire : « Rien n'arrive qui n'ait été prédit » par « Rien n'arrive qui n'ait été annoncé aux hommes » vous traduiriez : « Rien n'arrive qui n'ait été prévu ». Vous avez raison et mo je n'ai pas tort. D'abord, il est évident que Dieu ne serait pas Dieu, s'il ne connaissait pas de toute éternité ce qui a été, est et sera ; c'est votre explication. Mais il ne faut pas lui nier le désir de nous avertir, comme le père avertit son enfant, quelque conviction qu'il ait que nous ne l'écouterons pas. La preuve qu'il a raison de le faire et qu'il suffirait de peu pour que nous tenions compte de ses avertissements, c'est qu'il a été écouté par les Ninivites. Enfin la forme *rébus*, comme vous dites, est aussi nécessaire que l'imprécision des dates, afin de ne pas engager le libre arbitre et de ne pas décourager l'homme par la perspective d'événements immuablement et nettement déterminés, contre lesquels il ne pourra rien. C'est pourquoi toutes les prophéties sont comminatoires d'abord, et ensuite ont un sens qui, s'il éclate clairement *après*, est obscur *avant*, afin que les hommes eux-mêmes, par leurs actes, puissent, sans que cela change l'interprétation *après*, en faire modifier l'accomplissement dans certaine mesure. C'est pourquoi je n'ai jamais imposé mes interprétations comme forcées : elles n'expriment que des probabilités.

Quand vous dites que vous voyez dans la réalisation des prophéties la preuve de l'existence de Dieu, je trouve que vous avez mille fois raison.

Aussi est-il probable que les événements donneront, dans une mesure très suffisante, raison aux calculs de Nébo et à mes déductions, tout en montrant peut-être que tous deux *nous* avons erré, soit par rapport à des dates, soit par rapport à des faits, sans que pour cela une fois les prédictions réalisées, leur évidence en soit diminuée.

Tout vôtre,

BARON DE NOVAYE

⁂

Monsieur le Directeur,

Votre article « A propos de prophéties nouvelles » m'a beaucoup intéressé.

Lorsque vous écrivez : « Je ne crois pas à la possibilité de prédire l'avenir », vous ne mettez pas en doute évidemment, la réalité des prophéties, mais vous contestez à une intelligence humaine la faculté de les expliquer, avec quelque chance de succès, avant que les événements annoncés soient accomplis. Dans l'ordre naturel des choses, votre appréciation est absolument exacte.

Il est cependant une autre donnée dont nous devons

tenir compte. En parlant de prophéties, nous nous plaçons sur un terrain qui n'est pas purement humain, et nous ne pouvons négliger l'indication suivante d'une épître de saint Paul : « *De spiritualibus nolo vos ignorare... Numquid omnes prophetæ? .. Numquid omnes interpretantur?* » (Ad. Cor. XII). L'interprétation est un don; l'Esprit-Saint le dispense quand et comme il veut. Si, comme vous le dites, le texte inspiré devient lumineux lorsque le fait a eu lieu, il faut, pour que l'interprète ait sa raison d'être, que, dans certains cas au moins, celui-ci indique à l'avance le sens qui y est caché. D'où la possibilité de prévoir l'avenir, avec l'intervention d'une assistance divine qui n'a pas besoin d'être toujours sensible pour devenir efficace.

Veuillez agréer, Monsieur le Directeur, l'expression de mes sentiments distingués.

ELISÉE DU VIGNOIS.

⁂

Monsieur le Directeur,

Paris étant destiné, d'après de nombreuses révélations, à périr par le feu dans un avenir plus ou moins prochain, quelle sera la future capitale de la France ?

Telle est la question fort intéressante soulevée dans l'avant-dernier numéro de l'*Echo du Merveilleux* par votre distingué correspondant M. Robmont, et à laquelle celui-ci a cherché réponse dans les oracles de Nostradamus.

Les textes cités par M. Robmont contiennent-ils les données nécessaires à la solution du problème posé ? Oui, à mon avis, et je vais essayer de le démontrer.

Dans le 41e quatrain de la Centurie IX on voit le « *grand Chiren* (anagramme de *Henric*) *soi saisir d'Avignon* », pendant qu'un duc noir, portant plume rouge (un général, du latin *dux*) prend possession de Carpentras, ville voisine. Nous savons par d'autres prédictions que le roi prédestiné arrivera en France après la grande tourmente, appelé par ceux qui auront soustrait leur pays à la plus odieuse des tyrannies. Cette notion, combinée avec la prédiction de Nostradamus, permet de présager que Henri V débarquera dans le Midi, s'installera au château d'Avignon, et que là, secondé par ceux qui l'auront appelé au pouvoir, il prendra les mesures nécessaires au salut de la France.

Ce qui est annoncé au quatrain 93 de la 3e Centurie recevra son accomplissement peu de temps après :

> Dans Avignon tout le chef de l'empire
> Fera arrest pour Paris désolé
> Tricast tiendra l'annibalique ire
> Lyon par change sera mal consolé

Interprétation. — Pendant que, dans Avignon, le roi et ses collaborateurs s'efforceront de mettre ordre aux affaires du pays, la nouvelle leur arrivera de la destruction de Paris. Il sera arrêté alors d'abandonner la ville détruite à sa triste destinée et de donner à la France une autre capitale. Le troisième vers est assez énigmatique : *Tricast* désigne probablement la petite ville de Saint-Paul-Trois-Châteaux (Tria-Castra), sise à huit lieues au nord d'Avignon, et l'*ire annibalique* doit être la colère d'un général ayant des points de ressemblance avec le grand homme de guerre carthaginois. Cette colère qui se manifestera à Saint Paul-Trois-Châteaux sera-t-elle provoquée par la décision prise concernant Paris, décision non conforme, peut-être, aux vues du personnage visé ? L'avenir le dira. Quant au dernier vers, il annonce que Lyon n'aura pas à se féliciter du changement qui interviendra. C'est que cette ville, contre l'attente générale, ne sera pas désignée comme nouvelle capitale. Les mots *sera mal consolé* indiquent toutefois, qu'elle retirera certains avantages du changement à intervenir, avantages qui la consoleront incomplètement de sa déception.

Lyon devant être écarté, où faut-il chercher la future capitale du royaume de France ? Le quatrain 32 de la 1re Centurie donne, pour la solution de ce problème, de précieuses indications :

> Le grand empire sera tost translaté
> En lieu petit qui bientost viendra croistre
> Lieu bien infime d'exiguë comté
> Où au milieu viendra poser son sceptre.

La signification de ces lignes ne saurait être douteuse : dès le début de son règne, le grand monarque transférera le siège de son gouvernement en un lieu bien petit, bien infime ; ce lieu, une fois que le roi y aura posé son sceptre, s'accroîtra comme par enchantement : en fort peu de temps la petite bourgade deviendra une grande cité. — Mais où trouver ce lieu petit ? Il fait partie, dit le texte, d'un comté exigu ! Duquel ?

Nostradamus va nous le révéler lui-même aux quatrains 38 et 52 de la 8e Centurie, qui tous les deux (chose insolite et faite pour attirer l'attention) commencent ainsi :

« Le Roi de BLOIS dans Avignon régner ».

Bien que les comtes de Blois aient joué un rôle important dans l'histoire de France, leur domaine était tout petit : il ne comprenait guère que la ville de Blois et sa banlieue ; de sorte que, si le siège futur du gouvernement royal doit être cherché dans l'ancien comté de Blois, ce ne peut être qu'à Blois même. Et cependant, les termes : *lieu infime d'exiguë comté* indiquent qu'il ne s'agit pas de la ville de Blois proprement dite, mais de l'une de ses dépendances, probablement de son faubourg, *Vienne*, situé sur la rive gauche de la Loire. *Là se développerait le nouveau Blois, future capitale du royaume de France.*

Le passage de la *lettre à Henri Second*, cité par M. Robmont, confirme ce pronostic. Nostradamus y désigne la nouvelle capitale par ces mots : « la cité libre sise dans une autre exiguë Mésopotamie ». *Cité libre* signifie ici, à mon sens : ville ouverte, non emprisonnée dans des murs d'enceinte ; et l'indication : *sise dans une autre exiguë Mésopotamie* s'appliquerait fort bien à la cité qui s'érigerait entre la Loire et son affluent le Cosson ; en effet, devant Blois et jusqu'à leur confluent, ces deux cours d'eau coulent presque parallèlement, à une très faible distance l'un de l'autre, et le pays compris entre eux forme une Mésopotamie en miniature, dont la partie située sous Blois pourrait très bien servir d'emplacement à la nouvelle cité.

Le choix, par le grand Monarque, de Blois pour sa capitale ne devrait pas surprendre outre mesure : cette ville est sise au centre de la France ; jadis elle a été la résidence favorite des Valois (dont Henri V, d'après Mlle Couédon, sera le représentant) ; elle fut surnommée alors « la « ville des Rois », et c'est dans son château que se tinrent les Etats-Généraux de 1576 et de 1588. Comme on le voit, déjà dans le passé, Blois fut un peu la capitale de la France.

Pour ce qui concerne Avignon, je ne vois pas bien la possibilité d'en faire le siège définitif du gouvernement; sa situation ne s'y prête nullement. Nostradamus, en plaçant en tête de deux quatrains ce vers : *le roi de Blois dans Avignon régner*, a voulu simplement annoncer que

lorsque le roi régnera dans Avignon, on verra se réaliser les événements prédits par les quatrains dont il s'agit. Comme nous l'avons vu plus haut, ce sera probablement au début du nouveau règne qu'Avignon aura, durant quelque temps, l'honneur de servir de capitale à la France.

Votre correspondant signale un dernier quatrain comme se rapportant à la destinée future d'Avignon, le 94e de la Centurie III, conçu en ces termes :

De cinq cens ans plus compte l'on tiendra
Celui qu'estoit l'ornement de son temps
Puis à un coup grande clarté donra
Qui par ce siècle les rendra très contens.

M'est avis qu'il ne s'agit pas d'Avignon dans ces vers, mais de Nostradamus lui-même. Voici comment je les entends : « Durant plusieurs centaines d'années, le grand prophète, l'érudit, qui était l'ornement de son temps, ne sera compté pour rien, sera méprisé ; puis, tout à coup, son œuvre projettera une vive clarté, qui rendra bien contents ceux qui vivront alors (dans ce siècle-là). » — Le siècle visé par Nostradamus c'est probablement le nôtre, qui verra interpréter correctement et se réaliser la plupart de ses prophéties.

Voilà, Monsieur le Directeur, les réflexions que m'ont suggérées la lettre de M. Robmont et les textes cités par lui. Si vous les trouvez de nature à intéresser les lecteurs de votre estimable Revue, je vous autorise volontiers à les leur soumettre.

Agréez, entre temps, je vous prie, l'assurance des sentiments distingués et tout dévoués de votre fidèle abonné.

A. Nolf.

Wervicq, le 19 avril 1907.

Société universelle d'études psychiques

(Séance du 8 mai)

A l'ouverture de la séance, M. le docteur Kocher, vice président, présente à la Société M. Rentz, « liseur de pensée », qu'il propose à l'expérimentation. M. Rentz, très jeune encore, opère toujours les yeux bandés, et le plus souvent sans contact du suggestionneur. C'est ainsi qu'on répète avec lui les expériences bien connues de *cumberlandisme*, consistant à trouver un objet caché, à exécuter un acte quelconque mentalement ordonné, sans oublier l'immanquable « scène du meurtre » dans laquelle le liseur de la pensée doit successivement découvrir la victime, l'assassin, l'arme qui a servi au crime supposé, l'objet volé. Ces différentes expériences sont presque invariablement couronnées de succès.

M. de Vesme fait observer qu'eu égard aux théories qui attribuent la production de ces phénomènes à des mouvements et des bruits inconscients, faits par le suggestionneur et par les assistants eux-mêmes et qui n'échapperaient pas aux sens hyperesthésiés du sujet, il importe de faire exécuter à ce dernier des actes qu'il soit très difficile d'indiquer par des mouvements quelconques, alors même qu'on se proposerait de le faire intentionnellement. Il cite à l'appui divers actes de cette nature qu'il a vus exécuter par Pikmann et d'autres « liseurs de pensée » en des expériences de laboratoire. M. Rentz ayant été éloigné, on décide alors qu'il devra chercher une montre cachée dans la poche de M. X..., l'un des membres de la société, au milieu de plusieurs autres objets. Le sujet trouve d'abord facilement la personne ; il emploie ensuite un certain temps à se rendre compte de l'acte qu'il doit accomplir, mais une fois la main dans la poche de la personne, il en retire tous les objets qu'il met de côté, ne gardant que la montre, qu'il apporte à M. de Vesme. Ce dernier acte n'avait pas été consciemment ordonné, mais le suggestionneur déclare qu'il pensait en ce moment à M. de Vesme, qui avait suggéré l'expérience en question. Au cours de l'expérience, M. Rentz avait parfois approché son front de celui du suggestionneur, mais après avoir mis la main dans la poche de M. X..., il n'avait gardé aucun contact avec le suggestionneur.

M. Chambrette, secrétaire de l'un des groupes d'expérimentation institués par la Société, communique le résultat de certaines expériences qui ont été réalisées à l'aide du *oui-ja*, qui est, comme on sait, une « planchette », qui se déplace sous la main du médium, et sans aucune pression consciente de la part de ce dernier sur une table sur laquelle sont inscrits les lettres de l'alphabet, les différents chiffres de 0 à 9, ainsi que les deux mots *oui* et *non*. Dans les expériences dont il s'agit, avaient servi de médiums M. M..., membre de la société, et M. F..., son neveu. Ce qui caractérise ces « communications », c'est que l'intelligence inconnue, au lieu d'épeler une phrase, se limite d'abord à donner un chiffre qu'elle explique ensuite ; en suivant les indications fournies par « l'intelligence », on constate alors que le chiffre qui avait été donné correspond, par exemple, à l'addition des différentes lettres constituant la phrase, si on remplace chacune d'elles par un chiffre correspondant à la place qu'elles occupent dans l'alphabet, quelques autres tours du même genre sont successivement joués par l'intelligence. Comme celle-ci répond souvent par ce système à des questions qui lui sont posées et qu'elle ne pouvait pas prévoir, on est surpris de la rapidité avec laquelle ce travail subconscient s'opère dans l'esprit du médium.

Quelques intéressantes expériences de cette espèce sont alors exécutées devant l'assistance. On se propose d'étudier dans la suite plus systématiquement ces phénomènes.

Le secrétaire général,
Docteur Paul Rabier.

ÇA ET LA

Un paysan toscan.

Voici ce que m'a conté le général de Charette :

Il traversait la Toscane en automobile, l'été dernier (1906). Pendant une halte, il remarque un paysan qui regardait la machine avec attention, et l'interpelle en ces termes : — « Que fais-tu là ? Tu n'as donc jamais vu d'automobiles ? Il doit pourtant en passer un grand nombre. — Oui, répondit le paysan, j'en vois souvent, mais chaque fois je ne puis m'empêcher de les regarder et de songer à ce que, tout enfant, j'ai entendu dire au grand-père de mon

père. — Que disait-il ? — Ceci, et plus d'une fois en s'adressant à son fils : — Il viendra un moment de grande guerre et de grande misère, et ce temps sera proche quand les voitures iront sans chevaux comme le vent; tu ne le verras pas, toi; ni ton fils non plus, mais cet enfant — me désignant — le verra ».

BARON DE NOVAYE.

Histoire de revenants

L'ambassade anglaise de La Haye — triste présage pour le pays dont le souverain rêve de faire régner la paix sur les humains — est en guerre depuis des années avec les esprits!

La maison de l'ambassade, située non loin de la cathédrale, a un aspect sinistre. Il y a trois cent cinquante ans, elle était habitée par un Allemand nommé Gerald Hasenfeldt. Cet Allemand avait épousé une Française jeune et jolie. Hazenfeldt était, paraît-il, fort avare. La jeune Française qui aimait, au contraire, fort le luxe, dans l'impossibilité de fouiller dans la bourse maritale, se mit à fabriquer de la fausse monnaie. La faussaire et ses complices travaillaient dans un passage souterrain qui allait jusqu'à la cathédrale. Un jour, ils furent surpris.

Comme principale criminelle, la Française subit un supplice atroce : on la noya en lui plongeant la tête dans un seau d'eau.

Depuis, la tête de la suppliciée apparaît dans la chambre où l'horrible exécution s'accomplit. L'ambassadeur d'Espagne, qui habita jadis la maison hantée, s'est sauvé, littéralement épouvanté. Le ministre anglais, plus pratique et peut-être plus sceptique, a tout bonnement transformé la salle en question en débarras et laisse paisiblement la tête récalcitrante s'arranger avec les malles et les vieux meubles.

Lamartine et Desbarolles

On rapporte qu'un jour de 1859, le chiromancien Desbarolles, ayant eu la curiosité d'examiner la main de Lamartine, se rendit chez le poète, rue de la Ville-l'Évêque, et s'ouvrit à lui de son désir. Lamartine se prêta d'ailleurs de fort bonne grâce à le satisfaire et pour toute réponse lui tendit la main. Mais quelle ne fut pas, au premier coup d'œil, la surprise du chiromancien. « Je m'attendais, dit-il, à trouver une main presque féminine, une main douce, blanche, fuselée, la main de Linus ou d'Ossian. Eh bien! pas du tout. C'était une main dont les doigts étaient gros, noueux et rocheux, la main des gens de commerce. » Et l'on ajoute que Desbarolles ayant, non sans confusion, avoué au poète qu'il avait la main d'un négociant en gros, Lamartine faillit lui sauter au cou, et qu'il s'écria : « Le négoce, le commerce, voilà donc pour quelles choses j'étais né; je le savais bien... »

L'Intuition chez Mme Cléophas.

Nous avons reçu les lettres suivantes :

Monsieur,

Très éprise du Merveilleux, je pratique assidûment les médiums, liseurs de pensées, devineresses, etc., et j'en ai rencontré parfois d'assez intéressants. Pour rendre justice à une véritable intuitive, dont la faculté m'a vivement frappée, voulez-vous me permettre de signaler à vos lecteurs le don très particulier de Mme Cléophas ? Il m'a été donné d'en faire plusieurs fois l'expérience et j'avoue que j'en ai été très satisfaite.

Par exemple, vers la fin de décembre dernier, elle m'avait prédit qu'une découverte imprévue donnerait un très grand relèvement à ma situation matérielle, et de fait j'ai vu survenir cet heureux changement.

Malheureusement, il y avait un point noir dans la vision de l'avenir, notamment un accident violent à la tête. Or, le changement de situation s'est produit et, conformément à la prophétie, je sors à peine d'une congestion cérébrale dont j'ai beaucoup souffert.

S'ils n'étaient d'ordre intime, je citerais bien d'autres événements prédits par Mme Cléophas, et sanctionnés par la réalisation. D'ailleurs je ne suis pas seule à avoir fait de telles constatations!

La spécialité de son mode opératoire, c'est le mélange de ses procédés, et il est curieux de la voir alternativement contrôler la chiromancie par la cartomancie, et les indications des tarots mystérieux par les révélations de la main.

Je puis ajouter que l'aménité de son accueil la rend très sympathique.

Veuillez agréer...

Mme MÉRIC
13, Rue Caillé, Paris.

La clairvoyance de Mme Kaville

Monsieur,

Je viens vous signaler un fait vraiment extraordinaire de clairvoyance. Mme Kaville en est l'auteur. J'avais lu les articles que vous lui avez consacrés dans l'*Echo*, et cela m'avait donné, il y a dix-huit mois, l'idée de la consulter.

J'étais ennuyé au sujet d'un héritage qui sûrement devait m'échapper, bien que me revenant de droit. Une personne étrangère s'était emparée de l'esprit d'un parent et je savais que celui-ci avait testé en sa faveur.

J'allai voir Mme Kaville, simplement par curiosité, pour savoir, si, sans un mot de moi, ses tarots lui révèleraient la vérité. Dès les premières cartes, Mme Kaville me dit :

— Vous êtes ennuyé au sujet d'une grosse somme d'argent qui devrait vous revenir à la mort d'un parent, vous croyez qu'elle vous échappera? Détrompez-vous. La personne que vous croyez devoir hériter n'aura rien. Vous partagerez la fortune avec un jeune homme blond, inconnu de vous, et cela d'ici quinze ou vingt mois.

Or, Monsieur, voilà deux mois que mon parent est mort. Ayant reconnu la fausseté de la femme qui le soignait, il a refait son testament et m'a laissé la moitié de sa fortune. Mais la chose la plus extraordinaire, c'est que l'autre moitié a été léguée au jeune homme blond, dont l'existence me fut révélée par Mme Kaville.

Je trouve de mon devoir de signaler aux chercheurs de merveilleux ce fait remarquable de lucidité.

Je signe mon nom et vous donne mon adresse, mais, pour

des raisons particulières, je vous prie de ne publier dans votre revue que mes initiales.

Veuillez agréer, Monsieur, etc.

E. L.

Saint-Quentin (Aisne).

A TRAVERS LES REVUES

LA STIGMATISATION CHEZ LES MYSTIQUES CHRÉTIENS

Les études sur la stigmatisation se multiplient, sans produire, malgré la bonne volonté des neurologistes, d'argument décisif en faveur de l'origine naturelle du phénomène. M. G. Dumas aborde à son tour le problème, dans la *Revue des Deux-Mondes*.

Il ne conteste pas l'authenticité matérielle des faits de stigmatisation, pas plus que la sincérité des stigmatisés et l'origine spontanée des stigmates : mais n'atténuerait-il pas outre mesure la ressemblance de ces marques avec les plaies de Jésus-Christ, sous prétexte que les témoins qui les décrivent ont dû exagérer ? Il écrit en effet : « On a donc le droit (?) de négliger quelques-unes des ressemblances merveilleuses et précises que les historiens des mystiques ont signalées dans les faits déjà si étranges de la stigmatisation ».

Ce n'est pas simplifier le problème, c'est le supprimer, que de ramener les stigmates, par un simple artifice de critique, à des proportions naturelles.

L'Eglise observe à l'égard de ces phénomènes, M. G. Dumas le reconnaît volontiers, une attitude prudente :

Elle se montre en général assez méfiante, lorsqu'il s'agit de fonder une canonisation sur ces signes matériels d'élection.

Elle n'ignore pas en effet que les stigmates de la couronne, de la croix, des clous et de la lance se sont montrés depuis saint François chez bien des femmes qui ne se recommandaient pas nécessairement par la pureté de leur vie. Ignace de Loyola, consulté au sujet d'une jeune stigmatisée, répondit que les marques qu'on lui décrivait pouvaient aussi bien être l'œuvre du diable que celle de Dieu, et l'abbé Migne a pu écrire, en des termes différents, mais dans le même sens : « La Charpy de Troyes était stigmatisée, la Bucaille de Valognes était stigmatisée, Marie Desvallée de Coutances était stigmatisée, et combien d'autres encore ! Nous en avons connu qui ne méritaient rien moins que le nom de saintes qui leur était attribué par un public railleur ou crédule ».

Conclure des sigmates à la pureté sans autre information précise serait donc s'exposer à de graves mésaventures ; l'abbé Migne conseille de les éviter en jugeant de la valeur des sigmates d'après la moralité des sigmatisées, et c'est à cette solution prudente que s'arrête Benoît XIV dans son traité de la Canonisation des saints. C'est la subordination du Merveilleux mystique à la morale, et Benoît XIV se trouve d'accord sur ce point non seulement avec les auditeurs de rote chargés d'instruire, un siècle auparavant, le procès de sainte Thérèse, mais avec saint Paul lui-même : « Et quand même j'aurais le don des prophéties et que je connaîtrais tous les mystères et toute la science, si je n'ai point la charité, je ne suis rien. ».

Telle est l'interprétation prudente du catholicisme ; la psychologie expérimentale n'en a-t-elle pas de plus positive à nous offrir ?

M. Dumas répond par l'affirmative : l'explication qu'il propose, François Pétrarque et Pomponazzi l'auraient devinée lorsqu'ils se demandaient s'il n'était pas possible d'expliquer les sigmates de saint François d'Assise par les forces naturelles de l'imagination ; saint François de Sales (*Traité de l'amour de Dieu*, I. VI, ch. XV) lui aurait donné son patron autorisé et sa formule jusqu'ici la plus heureuse. M. Dumas convient d'ailleurs que l'évêque de Genève n'élimine pas tout à fait le chérubin : l'imagination et l'amour préparent l'impression des sigmates ; mais le chérubin seul la produit.

On observe chez les névropathes la production spontanée de certains troubles cutanés à la suite d'émotions violentes : larmes teintées de sang, rosée sanglante, exsudation sanguine ; ecchymoses, phlyctènes, etc. M. Dumas conclut que les sigmates des mystiques sont de même nature et proviennent de la même source.

Ce sont des accidents névropathiques connus et observés de près que les troubles cutanés des stigmatisés. Et si l'on néglige un moment leur répartition si singulière à la surface du corps, on se trouve en présence de modifications circulatoires nutritives qui n'ont rien de particulièrement intéressant ni de mystérieux. Catherine de Ricci, Véronique Giulani, Ursule Aguir, Jeanne de Jésus-Marie, Louise Lateau, Madeleine X... ont présenté des ulcérations, des cicatrices, des hémorrhagies que beaucoup de névropathes qui ne sont pas mystiques présentent aujourd'hui, et que beaucoup d'autres sans doute avaient présentées avant elles ; mais comment s'est opérée cette localisation si étrange sur les mains, les pieds, le côté, l'épaule, sur toutes les parties du corps où Jésus fut meurtri et blessé ?

Par la suggestion, répondent les neurologistes, et ils nous montrent que, chez beaucoup d'hystériques très suggestibles, on peut déterminer artificiellement par la suggestion verbale ces mêmes lésions de la peau qui se produisent spontanément chez d'autres.

La suggestion ou mieux l'autosuggestion, favorisée chez le mystique par la concentration des puissances dans l'extase et par une sorte d'entraînement de l'imagination, au cours de contemplations successives : voilà donc l'explication dernière à laquelle s'arrête M. Dumas et qu'il s'attache à préciser. A vrai dire, il se refuse à voir dans tous les mystiques des hystériques, comme beaucoup de neurologistes jugent plus simple de faire : cela les dispense de donner enfin une bonne définition de l'hystérie; il n'en fait pas moins des névropathes, non point comme il conviendrait, sur preuves de fait, mais d'emblée, et semble-t-il, parce que l'explication par la suggestion n'est possible que si névrosé il y a.

La démonstration de cette assertion est encore à faire.

En regard des conclusions de M. G. Dumas, il nous plaît de mettre ces lignes que le P. Poulain, S. J., un savant et un spécialiste des questions de mystique, vient de publier précisément sur ce sujet dans la *Revue pratique d'Apologétique* :

Quand les libres penseurs affirment *sans preuves* une théorie, nous ne devons pas craindre de la déclarer sans valeur. Cette remarque m'est suggérée par une note que l'on trouve dans un livre, excellent par ailleurs et des plus édifiants : la *Vie du P. Huchant, Rédemptoriste*, par un de ses confrères, le P. Lejeune. Parlant des stigmates de Louise Lateau, l'auteur dit : « On pourrait se demander si l'autosuggestion n'a pas joué un grand rôle dans les phénomènes de la stigmatisée du Bois-d'Haine. Dans ce cas, ceux-ci s'expliqueraient, du moins pour un certain nombre, *sans recourir au surnaturel*. » (p. 180.)

Je suis au regret d'avoir à combattre le pieux auteur, pour qui je suis plein d'estime. Mais sa remarque a plus de portée qu'elle n'en a l'air. La même explication peut être proposée pour tous les cas de stigmatisation, sans exception (1). Aussi, les incrédules l'ont-ils adoptée d'une manière universelle, disant que l'autosuggestion y joue non seulement « un grand rôle » (ce qui laisserait place, au surnaturel), mais le rôle unique.

Ne nous laissons pas imposer par cette belle unanimité. Il est vrai que la religion ne nous oblige pas à repousser une explication purement naturelle des stigmates. Si jamais on en découvre une satisfaisante, le dogme n'en recevra aucune atteinte. Mais la question est de savoir si, actuellement, cette explication existe réellement. Pour résoudre ce problème, plaçons-nous sur le terrain purement scientifique.

Si l'on ne veut pas nous fasciner par une simple hypothèse, il faut qu'on nous apporte des faits analogues, *mais d'ordre profane*, c'est à-dire des plaies produites par suggestion, *en dehors d'une idée religieuse*. Or, on n'en a jamais rencontré, malgré l'extrême bonne volonté des médecins et des hypnotiseurs. Il n'y a pas un seul exemple d'une vraie plaie produite dans une clinique par l'excitation de l'imagination et de la sensibilité. Ce qu'on a obtenu, et très rarement, ce sont des rougeurs, ou, tout au plus, des sueurs rosées ; mais jamais il n'y a eu de flots de sang, et surtout pas de trous, pas de déchirures des tissus. Et cela, même sur les parties molles de la peau, pas plus qu'aux endroits occupés par les stigmates du crucifiement, c'est-à-dire sur les faces intérieures, très résistantes, des mains et des pieds (2).

Ajoutons que si les plaies stigmatiques pouvaient s'expliquer à priori par l'autosuggestion, on pourrait en dire autant de toutes les maladies. Lorsque quelqu'un aurait une fièvre typhoïde, une fluxion de poitrine, le choléra, des cors, des verrues, rien n'empêcherait d'attribuer cette modification à l'action puissante de l'imagination. Si elle peut trouer les mains, elle peut tout aussi bien cribler, dilater, contracter le poumon ou les autres viscères ! Et inversement l'autosuggestion expliquerait toutes les guérisons. Avec des hypothèses arbitraires on peut expliquer tout ce qu'on veut.

Le biographe distingué que j'ai le devoir de combattre cite en faveur de son hypothèse M. Van Velsen, directeur de l'Institut hypnotique de Bruxelles. Celui-ci raconte qu'un jour « *il traça à la craie* une ligne sur l'avant-bras d'un jeune collègue *très suggestible*. D'ici à un quart d'heure, lui dit-il, vous saignerez sur cette ligne. Un quart d'heure après, on voyait sa ligne devenue d'un rouge si vif *qu'il semblait* que le sang allait sortir de l'épiderme. »

Fort bien ! *Il semblait....* mais, finalement, le sang n'est pas sorti ; et surtout il n'y a pas eu de déchirure, quoique la peau fut très molle. Donc cette expérience ne prouve pas la thèse. De plus, l'opérateur ne s'est pas contenté, comme il l'aurait fallu, d'une suggestion sur ce névrosé : il l'a touché, et dès lors, il a réalisé simplement le *dermographisme* ou *urticaire factice* ; phénomène bien connu et d'un genre tout différent. Il consiste en ceci : un dessin tracé sur le bras de certains hystériques est suivi d'une boursouflure colorée. Pas d'hémorragie, pas de trous ! L'autosuggestion est si peu nécessaire à cette expérience, que celle-ci réussit même sur des chevaux névrophates.

M. Van Velsen a bien compris que son expérience est des plus insuffisantes. Aussi il essaie de la consolider par une nouvelle hypothèse (toujours des hypothèses !). Il ajoute : « Il n'est *guère* douteux que si la suggestion (?) eût été renouvelée, le sang eût fini par couler. » Qu'en savons-nous ? Dans toute science d'observation, on regarde comme antiscientifique cette manière simpliste de raisonner. On veut des expériences menées jusqu'au bout. On n'admet pas qu'un savant s'écrie : « Je n'ai fait que le commencement de l'expérience, et même la partie regardée comme réalisable. Mais fiez-vous à mon intuition ! Je vous déclare que si j'avais continué, j'aurais réussi. » Quand ce sera fait, nous croirons. Un fait bien constaté vaut mieux qu'un million d'hypothèses et de prophéties.

Et puis, si ce beau succès n'est « guère douteux », pourquoi n'avoir pas essayé d'y arriver ? ce serait si intéressant ! une vraie découverte !

En résumé, si jamais on trouve, pour les stigmates, une explication naturelle satisfaisante, nous l'accepterons sans marchander. Mais, pour le moment, constatons qu'on n'a encore rien indiqué ; et disons-le bien haut. C'est là se maintenir solidement sur le vrai terrain scientifique.

---

(1) Dans son livre sur la *Stigmatisation*, le Dr Imbert-Gourbeyre donne la liste des 322 stigmatisés connus. Plusieurs autres n'ont pas eu d'historien. Le P. Huchant, dont il est ici question, et qui est mort en 1888, était extatique ; on assure même qu'il avait reçu les stigmates invisibles, ainsi que son frère, le P. Clémentien, Récollet.

(2) N'ayant aucun fait à apporter en faveur de leur thèse, beaucoup de libres penseurs en sont réduits, comme M. Beaunis, à un cercle vicieux : ils commencent par établir la grande puissance de l'imagination, en donnant comme preuve les stigmates des saints. Ce principe, une fois admis, les stigmates s'expliquent. C'est clair !

Nos lecteurs doivent trouver, encarté dans ce numéro, un bulletin de souscription sur lequel nous appelons leur attention.

Le Gérant : GASTON MERY.

Paris. — Imp. J. Gainche, R. TANCRÈDE, Succr, 15, r. de Verneuil.
Téléphone 274-73